



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Gh  
46  
341-30

41.30

Harvard College Library

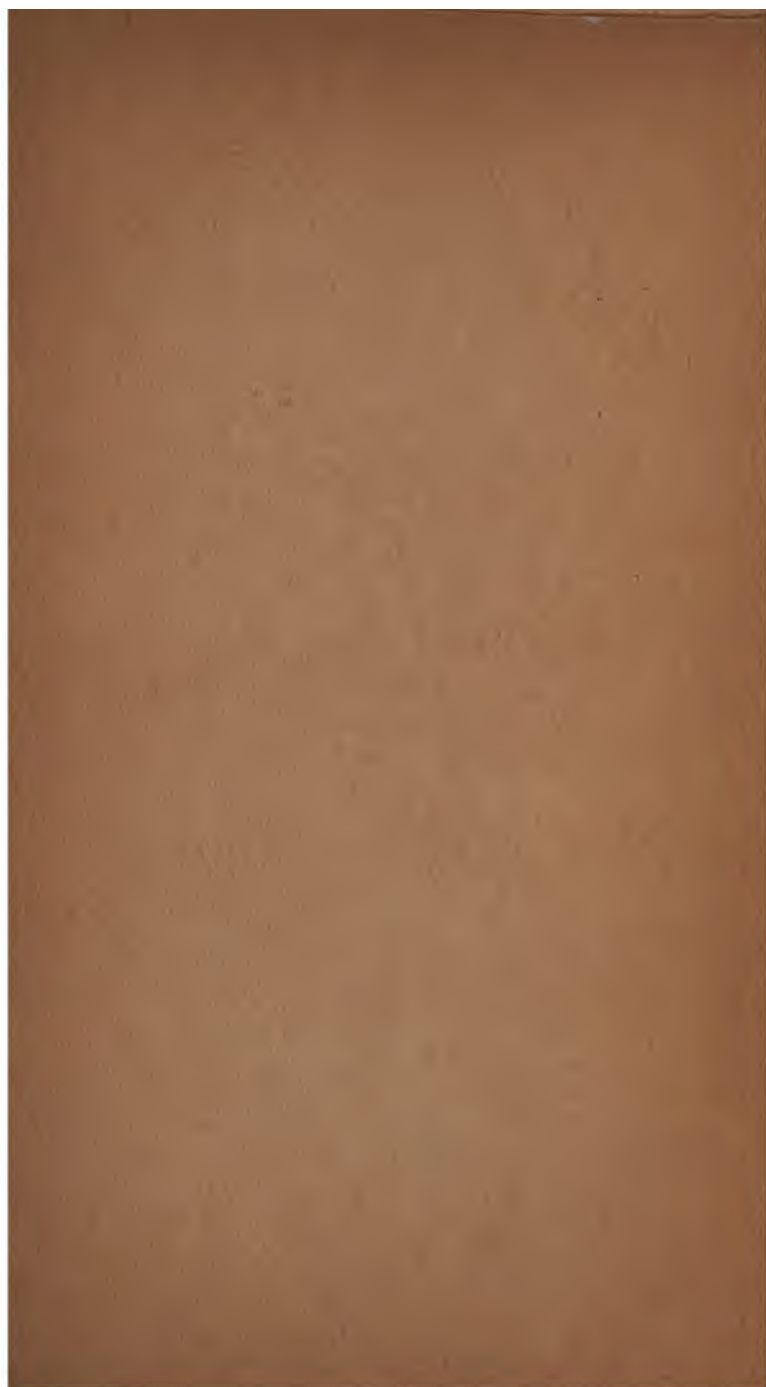


From the  
CONSTANTIUS FUND

Bequeathed by  
Evangelinus Apostolides Sophocles  
Tutor and Professor of Greek  
1842-1883

For Greek, Latin, and Arabic  
Literature





**DISSERTATION**

**SUR LES**

**OEUVRES D'HÉSIODE.**





0

DISSERTATION

SUR LES

OEUVRES D'HÉSIODE

PAR E. HAMEL

ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI

A L'IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XXXII.

Gh 46.341.30



Constantius Fund

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

C'EST À EUX

QU'EST DÛ L'HOMMAGE DE MON PREMIER ESSAI.



---

---

# DES OEUVRES D'HÉSIODE.

---

« Ich gestehe gern, dass mir der Hesiodus, im ganzen und einzelnen, das grösste Räthsel der Griechischen Literatur ist, bey dem man mehr als bey irgend einem andern, die ausserordentliche Mangelhaftigkeit unserer Kenntniss des höheren Alterthums fühlt..... »

(*Briefe von Hermann und Creuser, p. 144.*)

« J'avoue de bon cœur qu'Hésiode, dans sa totalité et dans ses parties, est pour moi la plus grande énigme de la littérature grecque, et que pour lui peut-être plus que pour tout autre on sent le vide extraordinaire qui se trouve dans nos connaissances sur la haute antiquité. »

A l'origine de la littérature grecque, dans des temps anté-historiques, apparaissent deux grands noms, Homère et Hésiode, qui, se partageant l'empire de la poésie, y règnent conjointement ou l'un après l'autre pendant une suite non interrompue de plusieurs siècles. Hésiode surtout parcourt une longue carrière; nous le trouvons d'abord aux époques les plus reculées, peut-être même antérieur à la guerre de Troie, presque

contemporain des Linus et des Orphée<sup>1</sup> ; puis nous le voyons, quelque peu plus âgé qu'Homère, puisqu'il est cousin germain de son père<sup>2</sup>, fleurir avec ce poète à la cour d'Acaste, roi de Chio<sup>3</sup>, lui disputer et gagner sur lui le prix de la poésie aux funérailles d'Amphidamas<sup>4</sup> ; enfin, cent vingt ans après, nous le retrouvons au pied du mont Hélicon, dans la petite ville d'Ascra, gourmandant les rois et donnant des préceptes de morale et d'agriculture à son frère Persès<sup>5</sup>. Les divers détails qui nous ont été transmis sur sa vie et sur sa mort ne s'accordent guère mieux entre eux. Accusé par deux frères d'avoir déshonoré leur sœur<sup>6</sup>, il meurt assassiné, encore dans la force de l'âge, et cependant il vit en paix pendant si longues années que sa vieillesse passe en proverbe<sup>7</sup>. Auquel ajouter foi de ces témoignages si différens ? Chacun a pour

<sup>1</sup> Sext. Empir. Adv. mathem. p. 41.

<sup>2</sup> Suidas, au mot *Ἡσίοδος*.

<sup>3</sup> Clément d'Alexandrie, Stromates, liv. 1, p. 239.

<sup>4</sup> Ἄγων. — Œuvr. et J. v. 654.

<sup>5</sup> Velleius Paterculus, lib. 1. — Œuvr. et J. — Suidas résume ainsi ces diverses opinions : Ἦν δὲ καὶ Ὀμήρου κατὰ πινυς πρεσβύτερος ; κατὰ δὲ ἄλλους, σύγχρονος. Πορφύριος καὶ ἄλλοι πλείστοι νεώτερον ἑκατὸν ἑνιαυτῶν ἐπέζουσι. Voir Voss, de poetis græcis.

<sup>6</sup> Pausanias, Bœot. p. 772. — Les noms rapportés par Tzetzès, prof. ad Ἔργα, sont différens, mais le fait est le même : Suidas le raconte un peu différemment.

<sup>7</sup> Ἡσιόδειον γῆρας, expression consacrée pour dire une longue vieillesse. — Robinson, dans la dissertation qui précède son édition d'Hésiode, a rassemblé les divers détails épars dans les auteurs sur sa vie et sur sa mort.

lui l'autorité d'écrivains respectables, et je ne vois aucune raison valable de suivre l'un ou quelques-uns d'entre eux à l'exclusion de tous les autres. C'est qu'en effet tous ont également raison : tout ce que l'on a dit d'Hésiode est vrai, suivant le point de vue où l'on se place. Il existait vraiment avant Homère, probablement même aussi de son temps, mais bien certainement il a vécu long-temps après lui. Rien ne s'oppose à ce que l'on admette à-la-fois ces diverses opinions sur le même homme. C'est ce que sentaient les Grecs eux-mêmes, et c'est l'idée qu'ils voulaient exprimer, lorsque, non contents de lui accorder la vieillesse la plus reculée à laquelle soit jamais parvenu aucun mortel, ils ont violé pour lui les lois de la nature, en le faisant jouir du privilège d'une double vie<sup>1</sup>.

Telle est l'énigme, pour me servir du mot même employé dans mon épigraphe, que je veux essayer d'expliquer. On peut, je crois, rendre raison de la plupart des opinions que nous ont transmises sur Hésiode les auteurs anciens, tant historiens que grammairiens et biographes; on peut indiquer leur origine, tout en démontrant leur fausseté; on peut même déterminer d'une manière assez précise cette époque d'abord si vague, et qui semble, au premier coup-d'œil, flotter, pour ainsi dire, à travers un espace presque indéfini. Mais ces

<sup>1</sup> Tzétzès, prol. ad ἔργα, cite ce distique attribué à Pindare :

Χαῖρε, δὲς ἠέθεσας, καὶ δὲς πάφου ἀντιβολήσας,  
 Ἡσίοδ', ἀνθρώποις μέτρον ἔχων σοφίης.

explications, que ne saurait nous donner l'histoire, c'est dans l'examen des œuvres mêmes d'Hésiode qu'il faut aller les chercher, et dans une comparaison attentive non seulement des unes avec les autres, mais encore de chacune d'elles avec toutes celles qui nous sont parvenues de ces premiers temps de la littérature grecque. La seule inspection des poésies homériques et de leur caractère général en rapport avec celui des œuvres attribuées à Hésiode suffirait même pour donner une idée première de leur suite et de leur liaison; et, à défaut d'autres preuves plus positives, on pourrait presque s'en contenter pour fixer la date relative de leur composition et le pays où elles ont pris naissance.

L'Iliade est de tous ces poèmes celui qui porte le caractère de la plus haute antiquité : c'est le poème des temps héroïques par excellence, lorsque les hommes, dans un état encore voisin de la barbarie, ne connaissant de besoins et de plaisirs que ceux d'une activité toute corporelle, ne demandent aussi rien autre chose à la poésie que de leur représenter par la peinture animée des combats l'idéal d'une vie sans cesse agitée par la guerre. Sans doute tels durent être les premiers chants que firent entendre les Grecs, de retour dans leur patrie, après cette lutte terrible dont le choc avait remué jusque dans ses fondemens la Grèce entière et l'Asie mineure. Au sein de ces guerriers maintenant oisifs, s'élevèrent des chantres nombreux qui, à la table des chefs, dans la joie des festins, cédant à l'inspiration



puissante qui les animait, charmaient leurs compagnons au souvenir des fatigues qu'ils avaient essuyées, des dangers qu'ils avaient courus, et par le vif tableau de leur activité passée satisfaisaient et excitaient tout à-la-fois leur besoin toujours pressant d'agir. Lors de l'invasion dorienne, quand, par l'irruption de la Grèce barbare du nord sur la Grèce plus civilisée du midi, des populations entières furent chassées du pays qu'elles habitaient, les anciens vainqueurs de l'Asie, privés de patrie, s'embarquèrent sur leurs vaisseaux pour aller en chercher une aux lieux théâtres de leurs exploits : mais avec eux ils emportèrent leurs chants de victoire, qui, sur le sol de la conquête, parmi les antiques et vivans souvenirs qu'il leur présentait de tous côtés, se développèrent avec éclat, et parvinrent ainsi jusqu'à ce point de perfectionnement où nous les présente l'Iliade.

Au besoin d'agir en succède un autre dans la vie de l'humanité, celui de connaître. C'est à ce besoin que répond l'Odyssée, œuvre de vieillesse, comme on l'a dit dans l'antiquité<sup>1</sup> ; mais cette vieillesse n'est pas celle d'Homère, c'est la vieillesse des temps héroïques. Las de guerres et de combats, invités d'ailleurs au commerce, c'est-à-dire aux voyages, par les mille et mille ports qui découpent leurs rivages, les Grecs devinrent avides de ces récits merveilleux qu'on leur faisait des terres lointaines ; et, leur curiosité excitée voulant se créer un

<sup>1</sup> Longin, Περὶ ὑψηλοῦς, ix, 13.

## 8 DES ŒUVRES D'HÉSIODE.

fonds inépuisable d'alimens, ils inventèrent des chants nouveaux qui plaisaient mieux à l'âme des auditeurs<sup>1</sup>, et célébrèrent les aventures de ce héros qui avait erré à travers beaucoup de pays et avait vu les villes de beaucoup d'hommes. La poésie de l'Odyssée, comme sa sœur la poésie de l'Iliade, fleurit sur le sol de la Grèce; mais, née plus tard qu'elle, peut-être même après la conquête dorienne sur les côtes occidentales et dans les îles qui les avoisinent, elle fut plus à l'abri des bouleversemens qui avaient dispersé la première. Aussi, comme elle s'était développée plus long-temps au sein du pays maternel, elle en conserva mieux l'empreinte; et l'on put toujours reconnaître les traces de son origine, même après que, transplantée sur les côtes de l'Ionie, elle eut été retravaillée par la brillante imagination des chantres de cette heureuse contrée<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Odyss.* α, v. 351-352. — Lorsque Pénélope prie Phémios de chanter les faits éclatans des héros et des dieux, et de ne point attrister son cœur par de lamentables récits, Télémaque lui dit de ne pas envier au poète les chants divins que son cœur lui inspire : « Car, dit-il, les hommes aiment surtout les chants qu'ils entendent pour la première fois. » Ces chants nouveaux, c'est le récit des malheurs des Grecs après la guerre de Troie, de leurs longues erreurs, peut-être des aventures d'Ulysse lui-même.

<sup>2</sup> Ces diverses assertions sur l'Iliade et sur l'Odyssée ont pour fondement des preuves nombreuses, tant extrinsèques qu'intrinsèques, qu'il serait trop long de développer ici.

Pour ce que je dis des pays où durent être composés les chants primitifs de l'Odyssée, je m'appuie principalement sur trois choses : d'abord le sujet même de ces chants, ensuite les croyances mytholo-

Mais déjà s'évanouissait le souvenir des anciens héros, et les mœurs de ces premiers âges s'en allaient mourant chaque jour, même dans la poésie. Alors naquit la science, et l'antique poésie ionienne fut détrônée : Homère fut vaincu par Hésiode. Les poètes ne durent plus seulement chanter les hauts faits des guerriers ou satisfaire par des récits merveilleux une vague curiosité : leur mission fut d'instruire. Recueillant, entassant, classant dans des catalogues et des généalogies toutes les anciennes traditions, tout ce qu'avait célébré la poésie, ils racontèrent aux hommes du temps présent l'histoire des siècles passés, mais flétrie et dépouillée de tout le charme qui l'environnait. On invoqua les souvenirs les plus reculés, ceux même que l'on ne comprenait plus<sup>1</sup>. Dans cette ardeur de recherches, on remonta jusqu'à ces temps primitifs de la Grèce signalés par les noms

giques qui y sont contenues, enfin les indications géographiques qui s'y rencontrent.

<sup>1</sup> Les diverses littératures s'éclairent les unes les autres. La littérature scandinave nous présente ici des faits analogues à la littérature grecque. Ainsi la *Voluspa*, tout antique qu'elle est, rappelle des idées encore bien plus anciennes, déjà presque oubliées et méconnues à l'époque où chante le poète : c'est du moins ce qui semble faire entendre par ce refrain solennel et mystérieux qui revient sans cesse au milieu de ses chants sibylliques : « Entendez-vous ceci ? comprenez-vous ce que je veux dire ? » (cours de M. Ampère à l'école normale, 1830-1831.) Des poèmes entiers, tels que le *Vastrudnismal*, ont l'air d'être composés exprès pour instruire sur les anciennes croyances les hommes du temps présent. C'est la science qui recueille les débris d'un âge déjà mort.

mythiques des Orphée et des Linus ; et les symboles de l'époque sacerdotale sortirent de la nuit profonde qui les couvrait , rajeunis et revêtus du vernis de la poésie épique. La Béotie surtout , où s'était accomplie l'union des vieilles croyances et des nouvelles lors de la rentrée des anciens habitans avec les tribus sauvages du nord , la Béotie dut voir naître des chantes nombreux de cosmogonies , théogonies , titanomachies , et Hésiode , sans doute le premier ou l'un des plus fameux de ces chantes , en devint dans l'esprit des peuples l'unique représentant.

Mais Hésiode n'est pas seulement le représentant de cette science qui s'attache aux temps antiques ; il l'est surtout de la science nouvelle , fruit de la civilisation qui commence. La Grèce , qui , brisant les langes du mythe , a grandi et s'est développée avec vigueur aux époques héroïques , vient d'entrer dans son troisième âge , où elle essaie ses premiers pas ; et les nouvelles idées , les nouvelles mœurs , les nouvelles croyances de cette société naissante sont retracées par Hésiode dans une poésie aussi toute nouvelle. Il est le guide de cette société aussi bien qu'il en est l'interprète ; il lui donne des lois , lui trace des règles de morale et de conduite ; il est enfin le premier des philosophes comme il était le premier des *savans*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Hésiode a été considéré par l'antiquité comme le père de toute science. Le nombre des ouvrages qui lui sont attribués monte jusqu'à seize. La plupart , il est vrai , lui ont été contestés à différentes

Ainsi donc le caractère d'Hésiode <sup>1</sup>, ou plutôt des poèmes hésiodiques, c'est la *science* ; que cette science s'applique à la recherche des anciens souvenirs, ou bien qu'elle exprime et formule les idées nouvelles. Le but que je me propose dans cette thèse est de constater ce caractère par l'examen détaillé des principaux de ces poèmes, et d'établir que, dans l'un comme dans l'autre cas, science d'anciens souvenirs, science d'idées nouvelles, ils indiquent une époque postérieure à celle des poésies homériques. Quant à la question de savoir si tous ces différens poèmes ont été composés par un ou par plusieurs auteurs ; en outre, si chacun d'eux forme un tout complet ou bien est composé de parties diverses, pour ne point trop embarrasser et surcharger mon exposition, je la discuterai dans des notes, qui deviendront ainsi une partie essentielle de cette thèse.

époques ; mais ils ont toujours continué à être rangés sous son nom. Ce sont des poèmes sur l'astronomie, la divination, la géographie, la médecine ; des préceptes divers de morale, &c. Fabricius, dans sa Bibliothèque grecque, a donné des indications exactes, mais fort incomplètes, des auteurs et des passages où ces différens ouvrages sont mentionnés.

<sup>1</sup> Il est presque superflu d'avertir que les noms d'Hésiode et d'Homère seront souvent pris dans cette thèse comme expressions collectives.

---

---

## PREMIÈRE PARTIE.

---

Parmi les œuvres d'Hésiode qui se rattachent par la science aux siècles antiques, la Théogonie et les Grandes Éœées<sup>1</sup> méritent une attention particulière. Comme l'Illiade était la poésie des temps héroïques, les Grandes Éœées en sont l'histoire. Dans ce recueil, dont la forme élastique se prêtait sans effort à des additions et des développemens indéfinis, et qui n'avait de bornes que dans le savoir du poète, venaient s'entasser tous les souvenirs d'un âge qui n'était plus. Le but d'une telle revue était plutôt d'instruire que de plaire, en rappelant aux auditeurs les divers exploits des héros et en retraçant leur généalogie. Déjà dans l'Odyssée se laisse apercevoir le germe d'un pareil travail, lorsqu'Ulysse, après

<sup>1</sup> Les Grandes Éœées peuvent être considérées comme faisant partie du Catalogue des femmes, appelé aussi quelquefois *Héroogonie*. C'était une revue des anciennes héroïnes, d'où le poète passait aux héros. Chacun des articles de cette revue était joint par ces mots : ἢ οἴη, ou telle que, et le recueil tout entier en a tiré son nom. Ce poème était déjà contesté à Hésiode par Athénée, liv. VIII, p. 364. Élien, Hist. Var. liv. XII, p. 726, doute fort aussi de son authenticité. Quant à Pausanias, Bœot. c. xxxvi, il en parle comme d'un recueil composé par un auteur inconnu.

avoir raconté à Alcinoüs son entrevue avec Tirésias, nomme aussi les anciennes héroïnes qui ont passé devant ses yeux, et compte les illustres enfans auxquels elles ont donné le jour. Mais le poète, tout curieux qu'il est de montrer sa science, est bientôt las d'une si savante énumération : « Je ne pourrais, dit-il, ni redire ni nommer » toutes les épouses et les filles des héros qui s'offrirent » à ma vue ; la nuit immortelle aurait auparavant terminé » son cours<sup>1</sup>. » Et il poursuit ses amusans récits, plus faits pour charmer l'esprit poétique d'un peuple encore assez jeune pour tout imaginer et tout croire.

Nous possédons dans l'Aspis le fragment le plus considérable des Grandes Écœées, non que le petit poème qui porte ce nom en soit tout entier détaché ; les cinquante-six premiers vers sont les seuls qui appartiennent à ce recueil. C'est ce qu'à défaut de témoignages authentiques, dont heureusement on ne manque pas<sup>2</sup>, on pourrait conclure de la simple lecture de l'Aspis. Je ne parle point seulement de tout ce qu'il y a d'étrange dans une narration qui, de la naissance d'Hercule, passe brusquement à son combat avec Cycnus, sans autre transition que celle-ci : « Ce héros tua aussi le magnanime » Cycnus, fils de Mars. » Ce qui frappe peut-être encore davantage, c'est l'extrême différence qui règne entre le ton fort simple du commencement et les détails

<sup>1</sup> Od. λ', v. 327 et suiv.

<sup>2</sup> Voyez la note troisième, sur l'Aspis.

recherchés, la profusion d'ornemens, dont sont chargées tant la description du bouclier d'Hercule que la relation de son combat avec Cyncus. La première partie appartient à une époque qui n'a pas encore conscience de sa faiblesse, et qui, contente de s'instruire, ne cherche point encore à suppléer par l'art à la poésie naturelle qui commence à lui manquer. Chez la seconde, au contraire, on remarque tous les caractères d'un siècle qui, bon gré mal gré, veut être poétique, tous les défauts enfin d'une poésie artificielle, en prenant l'expression dans son sens le plus défavorable<sup>1</sup>. Je ne sais quel temps vit naître l'Aspis; peut-être ne doit-on pas en faire remonter l'origine plus haut qu'à l'époque des Alexandrins, ou, tout au plus, à celle des derniers développemens de l'ancienne poésie épique, qui fut marquée par les noms de Panyasis et d'Antimaque. Mais, quoi qu'il en

<sup>1</sup> Peut-être ce jugement paraîtra-t-il un peu sévère, pour ne pas dire injuste, surtout si l'on se rappelle certains passages, tels que cette peinture si énergique des déesses de la mort, ou ces brillantes comparaisons qui accompagnent la relation du combat d'Hercule et de Cyncus. On a dit quelquefois que l'Aspis était le seul ouvrage vraiment poétique d'Hésiode; pour moi, c'est cette poésie que je lui reproche: j'en trouve beaucoup trop; car on dirait que c'est une compilation d'images et d'expressions brillantes recueillies çà et là dans les divers poètes. La poésie grecque est surtout belle de pureté, de simplicité et de grandeur: la tendance au terrible ou à l'horrible, la profusion d'ornemens, qui peuvent être le caractère propre et naturel de telle ou telle autre littérature, ne sont dans celle-ci qu'un signal de décadence; et c'est cette tendance que je trouve portée à l'excès dans le poème de l'Aspis.



soit, je ne crois pas qu'on puisse le rattacher à l'époque des Grandes Écœées.

La Théogonie, que j'ai comprise dans la liste des poèmes hésiodiques, c'est-à-dire, des poèmes qui appartiennent à une même époque représentée par Hésiode, est, avec les Œuvres et les Jours, celui qu'on attribue plus spécialement à ce poète. Et en effet, cette opinion a pour elle les témoignages les plus respectables; il est difficile de contredire des adversaires qui citent à l'appui de ce qu'ils avancent des noms comme ceux d'Hérodote<sup>1</sup>, de Xénophane<sup>2</sup> et de Pythagore<sup>3</sup>. Cependant, à ce qu'il me semble, tout ce que l'on pourrait conclure de ces divers témoignages, même en forçant un peu les deux derniers, se réduit à ceci: qu'Hésiode a fait une théogonie, ou même tout simplement quelque poème dans lequel

<sup>1</sup> Hérod. liv. II, ch. 53. Οὗτοι δὲ εἰσι οἱ ποιήσαντες Θεογονίην Ἑλλησι, καὶ πῖσι θεοῖσι πᾶς ἑπωνυμίας δόντες, καὶ πᾶς τε καὶ τέχνης διελόντες, καὶ εἶδεα αὐτῶν σημνάντες.

<sup>2</sup> Sextus Empiricus, Adv. mathem. lib. VIII, p. 341, cite ces vers de Xénophane :

Πάντα θεοῖς ἀνέθηκεν Ὀμηρος θ' Ἡσίοδος τε,  
 "Ὅσα περ ἀνθρώποισιν ὀνειδέα καὶ λόγος ἐσ' ἴνι,  
 Κλέπειν, μοιχεύειν τε, καὶ ἀλλήλους ἀπαΐεειν.

<sup>3</sup> Diog. Laert. lib. VIII, sect. 21. Pythagore dit qu'il a vu l'ame d'Hésiode attachée dans les enfers à une colonne, et punie à cause de ce qu'il avait raconté sur les dieux.

Voyez, pour la discussion de ces différentes questions, la note de la fin, sur la Théogonie.

il traite des dieux et de leurs diverses relations de parenté, comme le fait Homère dans l'Iliade et l'Odyssee. Alors une autre question s'élève : Hésiode est-il l'auteur de la Théogonie telle que nous la possédons ? J'avoue que j'en doute fort, et que mes doutes équivalent même à la presque certitude du contraire. Selon moi, et je ne fais que suivre ici une opinion déjà plusieurs fois exprimée par les savans les plus distingués de l'Allemagne, la Théogonie n'est qu'un assemblage confus de parties diverses, de fragmens particuliers de compositions tout-à-fait étrangères l'une à l'autre, et quelquefois aussi de versions différentes du même sujet. Cette compilation est-elle l'ouvrage d'un des derniers poètes de cette époque, ou bien est-elle celui de temps postérieurs ? c'est ce que l'on ne peut décider d'une manière positive. Toutefois il est permis de croire que les diverses œuvres attribuées à Hésiode furent, comme les poésies homériques, recueillies et rassemblées par les soins de Pisistrate, qui, au rapport de Plutarque<sup>1</sup>, retrancha un vers des œuvres du premier, et par ceux de son fils Hipparque, que son goût pour les poésies gnomiques dut porter à encourager ce travail.

Comme la Théogonie tout entière est formée par la réunion de diverses parties, le commencement est un composé de plusieurs invocations différentes, réunies et

<sup>1</sup> Vie de Thésée, c. 20. Voici ce vers :

Δεινὸς γὰρ μιν ἕτερον Ἔρωσ Παιονίδος Αἴγλης.

fondues ensemble, soit par les rhapsodes eux-mêmes qui chantèrent successivement les poésies d'Hésiode<sup>1</sup>, soit par ceux qui firent un corps de ces poésies. On reconnaît déjà dans ces invocations les traces d'une époque nouvelle; le poète avoue que sa muse peut raconter beaucoup de mensonges parmi les vérités qu'elle annonce<sup>2</sup>. Un semblable aveu indique une sorte de décadence dans la poésie; l'inspiration du poète ne trouve plus de foi dans l'esprit de ses auditeurs. Si les chantes de l'Odysée mentaient quelquefois, du moins ils ne le disaient pas. Les louanges qui sont prodiguées aux rois et le rapprochement de ces louanges avec celles dont les poètes eux-mêmes sont l'objet, indiquent le dessein d'appeler sur ceux-ci l'attention des premiers, et de leur concilier les bonnes grâces des chefs devant lesquels ils chantent. Démodocus et Phémios n'avaient pas besoin de se louer eux-mêmes: chacun s'empressait d'honorer le chanter divin dont les accens harmonieux charmaient l'assemblée. Du reste, il faudrait se garder de conclure de ces invocations rien de trop positif sur l'état des accès de l'époque hésiodique; car elles peuvent aussi bien appartenir aux rhapsodes, qui, comme on le sait, faisaient précéder les diverses poésies qu'ils chantaient d'invocations qui leur étaient propres.

<sup>1</sup> Athénée, liv. xiv, p. 620: Χαμαιλέον ἐν τῷ περὶ Σπριχόρου καὶ μελωδῆθῆναι φησιν οὐ μόνον τὰ Ὀμήρου, ἀλλὰ καὶ τὰ Ἡσίοδου. . . .

<sup>2</sup> Théog. v. 27-28.

Dès les premiers vers de la Théogonie elle-même, on a la certitude que le poète ne comprend plus le vrai sens de tout ce qu'il va nous dire. Sa science est allée rechercher jusqu'aux époques les plus reculées d'anciens systèmes de cosmogonie, de physique, et même de morale, où les forces de la nature et de l'esprit étaient personnifiées et s'engendraient les unes les autres dans l'ordre le plus régulier. Mais l'intelligence de ces divers systèmes était restée renfermée dans le collége des prêtres, où ils se perpétuaient tout en se modifiant par l'introduction de connaissances nouvelles qui pénétraient dans le fond ancien et en faisaient quelquefois craquer la forme<sup>1</sup>. Quant au peuple, il ne saisissait de ces connaissances cosmogoniques et morales que l'expression figurée, et il la travaillait à sa manière, en la détachant toujours davantage des anciennes idées auxquelles elle s'appliquait. Les formes d'abord vagues et mal arrêtées des abstractions sacerdotales se dessinaient dans son

<sup>1</sup> Un passage d'Aristophane, comparé avec un autre d'Hésiode, peut donner, ce me semble, un exemple des différentes modifications que devait subir le dogme, et, par conséquent, la forme par laquelle il s'exprimait. Chez Hésiode (Théog. v. 116-120), qui retrace l'ancienne cosmogonie, la matière (*χάϊα*) et la force génératrice (*ἔρωϛ*) sont contemporaines l'une de l'autre, et existent simultanément, toutes deux incréées, toutes deux sorties en même temps du chaos. Chez Aristophane (Oiseaux, v. 693-700), qui devait sans doute puiser ici sa science dans les mystères, *Ἐρωϛ* naît, le premier, d'un œuf sans germe; le Ciel, l'Océan et la Terre ne naissent qu'après lui.

esprit d'une manière plus nette, et son imagination poétique, s'exerçant sur ces symboles d'abord muets pour lui, leur avait donné l'expression et la vie, et en avait fait de véritables personnes à figure et à passions humaines. Hésiode, sous l'influence des idées populaires, initié en même temps par une demi-science aux connaissances antiques, les confond les unes avec les autres, et n'offre d'aucune une représentation fidèle. L'Éros cosmogonique, expression de la force génératrice, est en même temps chez lui le plus beau des immortels, celui qui dompte également les cœurs des hommes et des dieux. Quelque temps encore, et cet antique symbole va se trouver transformé dans le gracieux fils de la blonde Vénus. L'ignorance du poète, jointe à sa fidélité scrupuleuse à suivre les anciennes traditions qu'il a recueillies, l'entraîne quelquefois aux plus grossières erreurs. Selon l'ancien système, la terre donne d'abord naissance au bassin des mers (πόντος), et de son union avec le ciel sortira l'Océan, qui doit le remplir. Rien de plus naturel et de plus régulier que cette génération. Mais Hésiode, accoutumé à voir l'expression de πόντος employée pour signifier la mer, la développe poétiquement dans la brillante apposition de πέλαγος οἶδματι θῦον, sans se douter le moins du monde que ses ornemens forment le contre-sens le plus complet<sup>1</sup>. Homère, dans l'Iliade, sans attacher aucun sens cosmogonique au mot πόντος, le

<sup>1</sup> Hermann an Creuzer, dritter Briefe, p. 18.

comprend mieux que lui et l'emploie dans sa véritable signification<sup>1</sup>.

Hésiode pourtant est bien plus savant que le poète de l'Odyssée. Celui-ci nomme les Harpies; mais tout ce qu'il en sait, c'est que, divinités malfaisantes, elles ne craignent pas d'agir contre la volonté des autres dieux et de Jupiter lui-même<sup>2</sup>. Il parle aussi des Cyclopes; mais il en fait des géans, fils de Neptune, dieu plus moderne qu'eux. Hésiode, au contraire, connaît les Harpies, sait leurs noms, sait de qui elles sont filles. Il sait aussi que les Cyclopes appartiennent à la plus ancienne race des dieux; mais ce qu'ils exprimaient autrefois eux et leurs frères les Centimanes, ce que signifiait cette double triade de dieux brillans et de dieux sombres et ténébreux<sup>3</sup>, plongés tour à tour dans le tartare ou par leur père ou par l'inexorable Cronus, leur frère, il ne s'en doute pas, pas plus qu'il ne se doutait de ce que voulaient dire cet *Érôs* et ce *Πόντος*, dont cependant il retraçait la génération avec l'exactitude la plus parfaite.

<sup>1</sup> H. *Œ*, v. 145. — <sup>2</sup> Odyss. *v*, v. 68 et suiv.

<sup>3</sup> Ces deux triades expriment, je crois, l'été et l'hiver, le soleil et les ténèbres. Il y a quelque ressemblance entre ce mythe et le mythe scandinave de Balder et d'Hother. Probablement même cette ressemblance n'est pas la seule. Locky et Momus sont deux personnages analogues, tous deux railleurs, tous deux nés du mauvais principe. « Dans les religions sacerdotales, dit M. B. Constant, vol. iv, le mauvais principe a souvent été représenté par la gaité. » Chez les Scandinaves, comme chez les Grecs, un dragon garde un trésor aux bornes du monde. Le serpent a dans toutes les mythologies quelque chose de mystérieux: il représente la science, source de tout mal

Un des caractères principaux d'une époque déjà scientifique, c'est l'explication étymologique des noms de choses ou de personnes. Les étymologies sont prodiguées dans la Théogonie. L'Odyssée nous en offre déjà quelques exemples<sup>1</sup>; mais, toujours poétique, l'Odyssée porte souvent dans ce travail plus d'imagination que de science : ainsi, parmi les songes, les uns nous trompent (ἰλιφαίρονται), les autres s'accomplissent (κραιίνουσι); il ne faut que ces deux mots à l'esprit poétique du peuple pour inventer sa fable des portes d'ivoire (ἰλέφας) et des portes de corne (κίρας), à travers lesquelles volent vers les hommes les songes trompeurs et les songes véridiques<sup>2</sup>. Si l'on voulait examiner avec attention les fictions de l'Odyssée et des hymnes homériques, on reconnaîtrait que la plupart sont bâties sur un aussi faible fond, et que bien souvent un rocher brisé, une source, un nom de ville ou de temple<sup>3</sup>, sont toute la donnée des

comme de tout bien. En grec, les deux noms du serpent signifient le voyant, celui qui sait, qui connaît : δράκων, de δέρω : ὄφεις, d'ὄψις, ὄπιομαι.

<sup>1</sup> Explication du nom d'Ὀδυσσεύς. Odyss. τ', v. 407.

<sup>2</sup> Odyss. τ', v. 564. Les mots se trouvent rapprochés de manière à ne laisser aucun doute sur l'intention du poète.

<sup>3</sup> Dans la seconde partie de l'Hymne à Apollon, le poète, pour expliquer le nom de Delphes donné au temple du dieu, imagine qu'Apollon aborda en Grèce transformé en *dauphin*, et apporté sur un vaisseau crétois. — Cette tendance des premiers Grecs qui les portait à créer des fables sur de simples noms, les porta plus tard à jouer sur les mots; Sophocle, et surtout Eschyle, nous en offrent de nombreux exemples. — Du reste, l'explication poétique des faits

plus merveilleuses fables : mais, chez le poète de la Théogonie, l'imagination qui crée et embellit ses créations fait place à la science, qui recherche sans autre but que de s'instruire et d'instruire les autres. Les Titans sont ainsi nommés parce qu'ils ont puni Uranus, leur père, et qu'ils doivent être punis eux-mêmes de leurs attentats sur lui (*πίω, πταίνω*)<sup>1</sup> ; les Cyclopes, parce qu'ils ont un œil en forme de cercle au milieu du front<sup>2</sup> ; Chrysaor, parce qu'il porte une épée d'or ; Pégase enfin, parce qu'il est né du sang de Méduse auprès des sources de l'Océan (*πηγάς Ὠκεανοῖο*)<sup>3</sup>. Hésiode n'invente pas une fable pour expliquer un fait ; mais, s'il trouve un fait et une fable qui aient entre eux quelque rapport, il s'efforce de les appliquer, tant bien que mal, l'un à l'autre. Ainsi il raconte que, dans un sacrifice, Prométhée mit de côté pour lui la chair des victimes, trompa Jupiter en lui présentant les os recouverts d'une graisse épaisse, et que celui-ci, reconnaissant la ruse, entra dans une violente colère. « C'est depuis ce temps, ajoute-t-il, que la » race des hommes brûle les os des victimes sur les au- » tels fumans<sup>4</sup> ». On voit que, dans ce travail, l'esprit

les plus simples et les plus naturels n'appartient pas seulement aux anciens Grecs : les Grecs modernes et les Serbes ne leur cèdent rien de ce côté. On ne peut rien voir de plus poétique, par exemple, que toute la fiction créée par ces derniers sur un ruisseau dont les eaux se sont blanchies en traversant un lit de marne. (Cours de M. Fauriel, année 1831-1832.)

<sup>1</sup> Théog. v. 206-210. — <sup>2</sup> *Ibid.* v. 144-145. — <sup>3</sup> *Ibid.* v. 282-283.

<sup>4</sup> *Ibid.* v. 556-557.



suit une marche inverse de la précédente, et que le poète antique fait ici ce qu'aurait pu faire un grammairien d'Alexandrie, ou même un critique des temps modernes.

Partout, dans la Théogonie, on sent le travail d'une époque moderne sur une époque ancienne qui n'est plus comprise; partout, au milieu des idées d'un autre âge, se font jour les idées d'un âge nouveau, non seulement dans ce qui regarde les systèmes mythologiques, mais encore dans ce qui se rapporte à l'état social. Nous en avons une preuve dans la fable de Pandore, jetée de la manière la plus épisodique au milieu de toute cette généalogie. Dans l'esprit des anciens mythographes, la femme, cette puissance séductrice de la nature, dont la beauté fatale enivre les sens et trouble la raison; la femme, cet objet de discorde placé au milieu des guerriers pour les armer les uns contre les autres, dut se présenter comme le génie du mal, créé pour charmer et perdre l'homme<sup>1</sup>. De là cette fiction de Pandore, que Jupiter, irrité contre les mortels, ordonne à Vulcain de former, et que Minerve doit parer de ses propres mains<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Aux époques les plus anciennes, l'objet désirable, c'est l'or. Avant de s'armer pour redemander Héléne, les Grecs s'étaient réunis pour la conquête de la toison d'or. Il y a progrès chez les héros de la guerre de Troie.

<sup>2</sup> Théogonie, épisode de Pandore. Dans les Œuvres et les Jours, où se retrouve cet épisode, la femme est un fléau, parce qu'elle ouvre la boîte où Jupiter avait renfermé tous les maux. De l'examen comparé de ces deux épisodes, je serais porté à conclure trois choses :

C'est là le terrible présent qu'il prépare aux malheureux humains, ce mal séduisant ( *χρῆλὸν χρῆκόν* ) auquel ils ne peuvent se soustraire. Chez le poète moderne qui rapporte cette antique tradition, Pandore est encore un fléau, mais ce n'est plus à cause de sa fatale beauté, c'est parce qu'elle a donné naissance à cette race pernicieuse dont la paresse fait le malheur de leurs époux, à ces funestes compagnes de l'homme qui, comme des bourdons parasites, n'ont qu'à se nourrir du travail d'autrui. Combien nous sommes déjà loin de cette poésie idéale qui ne représentait que les mœurs héroïques, qui ne chantait que les héros et les épouses des héros! Nous entrons dans une société où le besoin du travail se fait sentir, où l'aide de la femme est devenue plus nécessaire à l'homme que dans ces temps où la guerre et le pillage

1° qu'ils sont de poètes différens; 2° qu'ils ont été composés sur un fond commun; 3° que celui de la Théogonie se rapproche plus de cet ancien fond, du moins dans la première partie, jusqu'à cette violente diatribe du poète contre les femmes. Cependant, si l'un des deux épisodes avait servi de modèle à l'autre, ce qui ne serait pas tout-à-fait impossible, je persisterais toujours à croire qu'ils sont de poètes différens, et que celui de la Théogonie est plus ancien: seulement il serait alors nécessaire de supposer que la dernière partie de cet épisode est une addition moderne.

M. de la Barre, Acad. des inscript., tome xvi, qui croit que la Théogonie et le poème des Œuvres et des Jours appartiennent au même poète, avoue pourtant que la différence des deux épisodes est un argument très-fort contre cette opinion.

Je ne puis développer dans cette thèse les preuves à l'appui des opinions que j'ai avancées; je le ferai, si on l'exige, de vive voix, à l'examen.

étaient pour lui la ressource la plus facile et la plus productive. De là ses invectives contre un sexe à qui sa faiblesse ne permettait pas de se livrer, comme lui, aux durs et pénibles travaux devenus maintenant son partage.

Non seulement les relations sociales, mais les idées religieuses, se présentent avec un caractère nouveau sous le fond primitif qui les recouvre. Il est curieux de voir comment le poète se tourmente quelquefois pour faire accorder les anciennes histoires qu'il nous raconte avec les idées qui dominaient de son temps. Ainsi, lorsque les hommes et les dieux habitaient ensemble, que Prométhée vivait encore en bonne intelligence avec Jupiter, c'est-à-dire, dans le temps où ces fables furent composées, et où les esprits, encore grossiers, ne se formaient sur les qualités divines que les notions les plus imparfaites, le maître des dieux lui-même pouvait quelquefois être pris pour dupe, et l'on ne devait trouver rien d'étonnant à ce qu'il se laissât tromper par la ruse de Prométhée. Mais, à l'époque d'Hésiode, une telle opinion sur les dieux était en contradiction avec les idées reçues : aussi le poète a-t-il soin d'avertir que si Jupiter se laissa tromper, c'est parce qu'il le voulut bien. Il insiste même sur ce point, sur la sagesse du dieu *aux conseils éternels*<sup>1</sup>, comme s'il craignait qu'on l'accusât d'hétérodoxie. Dans le poème des Œuvres et des Jours, où l'on re-

<sup>1</sup> Théog. v. 550-551, v. 561.

trouve l'épisode de Pandore, l'histoire de Prométhée et sa ruse sont encore rappelées, mais rapidement<sup>1</sup>, et avec une concision d'autant plus remarquable, que tout le reste du récit est plus développé et d'une manière plus poétique que dans le premier. On dirait qu'un poète plus sévère a rejeté ces détails indignes de la majesté divine.

Il y a aussi dans la Théogonie autre chose que l'exposé mal compris des croyances des siècles passés ; la science quelquefois y fait place à la poésie. Outre les divers ornemens dont est rehaussé çà et là le fond obscur des antiques cosmogonies, des parties considérables sont encore animées d'un souffle épique puissant. En face des épopées héroïques s'étaient constituées, dans l'âge précédent, des épopées religieuses nées des systèmes cosmogoniques, mais où l'on reconnaissait à peine quelques traces de leur première origine. Ces terribles bouleversemens du globe, ces luttes des forces de la nature figurées symboliquement dans les religions sacerdotales, étaient devenues, dans les croyances populaires, des luttes véritables entre des dieux ennemis, et l'on chantait leurs combats comme ceux des héros. Un fragment de ces

<sup>1</sup> Œuvr. et J. Le poète ne dit qu'un mot sur la trômerie de Prométhée, *ἐξαπάτησεν* : il s'étend un peu davantage sur le vol du feu. Eschyle, dans son Prométhée, ne parle absolument que de ce vol. Ce sera seulement long-temps après que Lucien, pour tourner en ridicule une religion vieillie, ira rechercher les anciennes histoires sur les dieux, écartées d'abord par un sentiment plus pur de la perfection divine.

chants qui nous est conservé dans la Théogonie<sup>1</sup>, nous donne une haute idée du caractère de grandeur et de sublime dont ils devaient être empreints : mais ce fragment, qui nous reporte aux anciens temps, nous en annonce en même temps la fin. Le poète ne fait qu'une allusion rapide à ces longues et terribles guerres qui ont ébranlé le monde et armé les unes contre les autres toutes les puissances de la terre et du ciel ; il en chante le dernier épisode, et les détails sont si brusqués, les événemens si pressés, qu'on dirait qu'il a hâte d'en finir avec cette époque de troubles et de combats. Les Titans vaincus sont précipités dans le Tartare, et un nouveau maître règne aux cieux. Pendant quelque temps encore dans son empire mal affermi fermentent de vieux levains de discorde ; mais, de jour en jour, le nouvel ordre de choses s'affermi et se consolide, et la paix va s'établir enfin parmi les dieux comme parmi les hommes.

<sup>1</sup> Théog. v. 617-720. Le poète s'étend avec complaisance sur la description du Tartare, où sont plongés les Titans. On sent qu'il a repris ici son véritable caractère. Suit l'épisode de Python, qui est presque une répétition du premier.

---

---

## DEUXIÈME PARTIE.

---

Je passe maintenant au second caractère que je me suis proposé d'examiner dans Hésiode, le considérant comme représentant des croyances et des idées d'une société nouvelle. Déjà même, dans cette partie de ses œuvres dont le fond remontait jusqu'aux époques les plus reculées, nous avons vu éparses çà et là quelques traces, indices de l'époque moderne qui leur avait donné leur forme. Mais ces témoignages étaient rares, vagues d'ailleurs et incertains; ils échappaient au poète presque à son insu, et n'apparaissaient que pour contredire ses récits et signaler ses contrefaçons. Le poème des Œuvres et des Jours, au contraire, nous présente d'une manière complète, claire et positive, l'état de la civilisation à l'époque où il a été composé; et cette époque, comme je l'ai déjà dit, est celle d'un entier renouvellement dans la société. Fatigués et de leurs expéditions lointaines et des bouleversemens qui plusieurs fois ont changé la face de leur pays, les Grecs soupiraient enfin après le repos et la tranquillité. Mais cette tranquillité doit d'abord être achetée par le travail; puisque la guerre ne fournit plus aux besoins de l'homme, il faut que la terre le nourrisse.

Avec la propriété qui s'établit, se fait sentir vivement le besoin d'une sécurité plus grande, qui ne fasse plus de cette propriété une illusion, et permette à chacun de jouir du travail de ses mains. Alors naît aussi la morale sociale, qui, cherchant un appui dans la religion, règle les devoirs des hommes les uns envers les autres, et protège le faible contre l'oppression du puissant : car ce que l'homme demande surtout à cette morale naissante, c'est de le défendre, non de l'aider. Ainsi la vie civile, agricole et industrielle a remplacé la vie uniquement guerrière, et les peuples sont maintenant entrés dans une voie de progrès.

A cet état nouveau doit répondre une poésie nouvelle comme lui, et telle est la poésie des *Œuvres et des Jours*. Les enchantemens d'une existence remplie tout entière par les combats, les fêtes et les chants, ont fait place à un sentiment profond du désordre qui règne dans la société; à la peinture idéale d'une vie tout empreinte de merveilleux a succédé le portrait réel de la vie telle qu'elle est, pénible, laborieuse, hérissée de mille difficultés, traversée de mille obstacles. Le poète ne va plus au milieu des festins célébrer devant les rois et les puissans les exploits des héros, ou charmer leurs oreilles par ses récits : il s'est fait l'écho du peuple, qui réclame contre l'injustice de ses chefs, et en même temps il dirige ses premiers pas dans cette carrière de travail où il vient de s'engager. Son langage est rude quelquefois, comme celui de ce peuple dont il est l'interprète ;

mais la ferme conviction qu'il a de l'utilité de ses chants leur imprime un caractère de vérité et de force qui a bien aussi sa poésie : d'ailleurs, ces images que lui fournit en abondance la vie agricole, viennent souvent relever par leur vive et naïve peinture ses sévères enseignemens, et avec d'autant plus de charme, qu'elles sont moins attendues.

Le poème des Œuvres et des Jours a été, comme la Théogonie, soumis à l'examen de la critique allemande<sup>1</sup>, qui en a contesté l'unité et décomposé les diverses parties. Je suis loin de croire qu'un poème transmis par le chant<sup>2</sup> ait pu nous parvenir dans toute sa pureté primitive; je ne doute même pas qu'il n'ait dû souffrir d'assez fortes interpolations. Cependant je ne craindrai pas d'affirmer qu'une unité première a présidé à l'arrangement de ses parties, et que même nous le possédons presque dans la forme où il a été composé. C'est là véritablement le poème d'Hésiode, si, comme tout porte à le croire, il y a eu un Hésiode; et c'est là le fondement de sa gloire, la source de cette vénération dont l'a

<sup>1</sup> Fréd. Thiersch, Mémoires de l'académie de Munich, 1813. Voir la note sur le poème des Œuvres et des Jours à la fin de la thèse. — Aug. Twisten, Commentaire critique sur les Œuvres et les Jours; Keil, 1815; Schœll donne 1805; c'est une faute d'impression.

<sup>2</sup> Les poésies d'Hésiode, ainsi que nous l'avons déjà vu, étaient chantées, et par parties que les anciens grammairiens citent quelquefois sous le titre de *Δαιμονολογία*, *Πανδάρια*, *Πισοργία*, *Λήξεις*, &c. Eustath. II. ω', p. 1501.



environné la postérité. Autour du poète populaire se sont groupées toutes les œuvres, en lui se sont confondues toutes les gloires d'une époque; et parce qu'Hésiode avait le premier instruit les hommes, il n'y eut point d'instruction qui ne dût remonter à lui, point de science dont on ne retrouvât chez lui les premiers principes.

Mais entrons dans un examen plus détaillé de cet important ouvrage, et, après avoir signalé l'époque de sa composition, les caractères principaux de cette époque, voyons-les se développer en eux-mêmes et dans leurs rapports avec ceux des temps qui les ont précédés.

L'âge héroïque n'est plus; il a fini avec les derniers chants de l'Odysée, et Hésiode nous en fait l'histoire. Cet âge est même si loin de la mémoire du poète, qu'il le célèbre et le vante ici, sans se douter que c'est lui qu'il attaque dans ses invectives contre les rois, et même dans ses exhortations au travail et à la justice. Les hommes des temps héroïques sont devenus pour lui des demi-dieux qui, « l'âme dégagée de tout soin, habitent dans » les îles des bienheureux au-delà des gouffres profonds » de l'océan<sup>1</sup>. » L'Odysée, au contraire, nous montre Ajax, Achille, Agamemnon, confondus encore avec la foule des autres ombres dans le ténébreux Hadès; Ménélas seul, entre tous les héros, obtient par une faveur spéciale le privilège d'habiter les Champs Élysées<sup>2</sup>, et ce

<sup>1</sup> Œuvr. et J. v. 156-173. — <sup>2</sup> Odys. J', v. 561-569.

n'est encore que de loin qu'il est permis de pressentir la future apothéose de l'âge tout entier.

Trois caractères dominant dans le poème d'Hésiode : l'opposition du peuple contre les rois, l'établissement de la morale sociale, et l'utilité du travail.

« Le grand nombre de chefs ne vaut rien ; qu'il n'y ait qu'un seul chef, un seul roi<sup>1</sup> », avait dit le poète de l'Illiade, et la première apparition du peuple avait été flétrie par lui dans le personnage de Thersite, ce harangueur insolent qui attaque les rois nés de Jupiter. Quant au peuple, masse bourdonnante et stupide, il ne comprend pas encore son représentant, et applaudit aux indignes traitemens qu'il reçoit<sup>2</sup>. Les rois, dans l'Illiade, sont maîtres absolus, comme il convient à des chefs guerriers ; l'oppression n'est pas sentie, parce que l'état de guerre fait une loi de l'obéissance passive, et que d'ailleurs, le soldat se dédommageant sur le vaincu de la tyrannie de son chef, il la tolère parce qu'il en jouit.

Dans l'Odyssée, qui peint un état plus tranquille où déjà la paix succède à la guerre, la tyrannie, devenue un privilège et pesant sur la multitude sans aucune compensation, commence à sembler plus odieuse et plus insupportable. Déjà quelques murmures ont dû se faire entendre, et peut-être plus que des murmures. La voix du peuple est devenue celle de Dieu : « Est-ce que tes

<sup>1</sup> Il. 6', v. 204-205. — <sup>2</sup> *Ibid.* v. 272-277.

» peuples te haïssent, instruits par les oracles des dieux<sup>1</sup>? » demande Nestor à Télémaque, lorsque celui-ci lui raconte les injures des prétendants et son propre abaissement. Les chefs sentent quelle est leur faiblesse, privés du secours de cette foule d'abord dédaignée. Ils s'inquiètent de ce qu'elle dira, de ce qu'elle pensera<sup>2</sup>; ils vont même jusqu'à craindre que, dans sa colère, elle ne se porte contre eux à quelque violence et ne les chasse de leur patrie<sup>3</sup>. On voit percer çà et là les signes d'une fermentation qui n'ira qu'en croissant. Toutefois les chefs sont encore assez puissans pour réprimer toute tentative trop manifeste de secouer leur joug. Le peuple lui-même a conscience de sa faiblesse; et lorsque Mentor, indigné de ce qu'il approuve par son silence la conduite des prétendants, s'écrie, « Quoi! malgré votre grand nombre, » vous n'osez pas, même par vos discours, attaquer » et réprimer cette faible troupe d'audacieux<sup>4</sup>! » le peuple, par la voix de Léocrite, gourmande l'orateur dont la chaleur imprudente veut l'entraîner à une lutte encore trop forte pour lui.

Chez Hésiode, l'opposition populaire se montre avec un caractère bien plus marqué: ce ne sont plus quelques passages épars où se trahissent de temps en temps le mécontentement de la multitude et sa haine secrète contre les puissans; les deux partis sont en présence, et

<sup>1</sup> *Odys.* γ', v. 215. Ulysse fait la même demande à son fils, π', v. 95.

<sup>2</sup> *Ibid.* ζ', v. 239. — <sup>3</sup> *Ibid.* π', v. 375-382. — <sup>4</sup> *Ibid.* ς' v. 240.

la lutte est commencée. Long-temps le peuple opprimé a gémi en silence, et le poète le rappelle aux rois dans l'antique apologue de l'épervier et du rossignol<sup>1</sup> : mais c'est pour lui rappeler en même temps que le faible oiseau peut enfin élever la voix, lorsqu'il est déchiré par les serres de son tyran ; lui aussi maintenant a des serres terribles, et malheur à qui, comptant trop sur sa force, osera l'attaquer !

Mais ce n'est pas tant le despotisme des rois que leur injustice, qui soulève parmi le peuple de si vives réclamations. Le règne de la force est fini dans cette société nouvelle qui vient de naître ; un acte de violence ouverte serait aussitôt puni par une révolte générale : mais il est encore une autre voie ouverte à l'arbitraire. Les rois sont juges des peuples en même temps que chefs des guerriers ; et ce qu'ils ne peuvent plus enlever par les armes, ils se le font donner pour prix de leur injustice. Ils vendent leurs sentences, et leur faveur achetée par des présens tient lieu de tout droit dans les jugemens. Toutefois on ne se laisse pas dépouiller sans se plaindre. « Alors, dit Hésiode, se font entendre les clameurs de » la Justice indignement traînée par les rois, dévorateurs » de présens. Enveloppée d'un nuage, elle traverse en » pleurant les villes et les demeures des mortels, et » répand des calamités sur ceux qui la chassent et jugent » sans équité. . . . Elle va s'asseoir auprès de son père,

<sup>1</sup> Œuvr. et J. v. 202-212.

» le puissant Jupiter, et se plaint à lui de l'injustice des  
 » hommes, afin que le peuple paie pour les forfaits de  
 » ses rois<sup>1</sup>. » Mais que les rois y prennent garde, qu'ils  
 réforment leurs jugemens iniques; le peuple se lassera  
 d'être victime innocente. Pour désarmer la colère du  
 ciel, il finira par se soulever contre ses injustes maîtres,  
 et se faire sur eux le ministre de la vengeance divine.  
 Telle est l'issue que nous laissent pressentir les graves  
 avertissemens du poète, aussi bien que ses invectives  
 répétées; peut-être même cette issue n'est-elle pas éloi-  
 gnée. Il faut se souvenir que nous sommes dans cette  
 Béotie si agitée de tout temps par les luttes de l'aristo-  
 cratie et de la démocratie, et qu'au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle  
 Philolaüs, venu de Corinthe pour établir la concorde  
 entre les deux partis et donner à Thèbes une constitu-  
 tion, s'en retournera sans avoir pu accomplir son dessein.  
 L'opposition populaire est, dans le poème des Œuvres  
 et des Jours, un caractère du pays aussi bien que de  
 l'époque; c'est de la Béotie que devait partir le premier  
 signal de la révolte du peuple.

Si de la politique nous passons à la morale, nous re-  
 trouvons toujours la même gradation, le même rapport,  
 entre les trois poèmes qui sont le sujet de notre compa-  
 raison. Loin en avant nous apparaît l'Iliade; l'Odyssee  
 et le poème des Œuvres et des Jours se suivent presque  
 immédiatement, quelquefois même ils sont près de se

<sup>1</sup> Œuvr. et J. v. 220-223..... v. 259-261.

confondre. Si l'on veut se faire une idée de la morale de l'Iliade, que l'on examine seulement quels sont les crimes punis par les dieux, et les mérites qu'ils récompensent : c'est par des sacrifices qu'on obtient leur faveur<sup>1</sup>. De toutes les villes qui sont sous le soleil et le ciel étoilé Troie est la plus chère à Jupiter, non pas à cause de la justice de ses habitans ou de la bonté de son roi, mais parce que les autels du dieu n'y furent jamais privés de nombreuses victimes, de libations et d'encens<sup>2</sup>. Il est touché de compassion pour Hector, non parce que ce héros défend son père et sa patrie, mais parce que, sur les sommets de l'Ida ou dans les murs élevés d'Ilion, il fit souvent brûler en son honneur la chair des taureaux<sup>3</sup>. A la vérité, Jupiter protège les supplians et punit les parjures; mais, dans sa protection comme dans ses châtimens, il est plus occupé de lui-même que des hommes. Ce n'est point le mal lui-même qu'il punit, ni le tort que l'on fait à ses semblables, c'est sa majesté violée qu'il venge. Telle est la religion de l'Iliade; et comme dans les temps de foi la religion est toujours la plus haute expression de la morale, on peut se figurer ce qu'était la morale aux époques représentées par l'Iliade. Comment d'ailleurs pouvait-elle naître au milieu du fatalisme qui pesait alors sur l'homme? et celui-ci devait-il se regarder comme vraiment responsable de ses actions, lorsqu'il

<sup>1</sup> Il. ω', v. 425-428. — Voir sur cette partie B. Constant, De la religion, tome III.

<sup>2</sup> Ibid. δ', v. 48-49. — <sup>3</sup> Ibid. χ', v. 170-172.

n'était que l'instrument aveugle d'une volonté supérieure et irrésistible ?

Dès le commencement de l'Odyssée, la liberté humaine proteste contre cette autorité despotique à laquelle elle est si long-temps restée soumise, et c'est par la bouche même des dieux qu'elle s'exprime : « Hélas ! » (dit Jupiter en rappelant le souvenir d'Égisthe tué par Oreste en expiation du meurtre d'Agamemnon), « les » mortels accusent sans cesse les dieux : ils disent que, » seuls, nous sommes la cause de leurs maux ; et pour » tant c'est par leur propre folie qu'ils souffrent tant de » douleurs<sup>1</sup>. » L'homme marche à son perfectionnement : en devenant capable de faire le mal, il l'est devenu de faire le bien. Ses vices comme ses vertus lui appartiennent maintenant, et on lui tiendra compte également des uns et des autres. « Le méchant est chargé » d'imprécations pendant sa vie, et tous le maudissent » après sa mort ; mais pour l'homme vertueux, les étrangers répandent sa gloire par toute la terre, et chacun » célèbre sa bonté<sup>2</sup>. » Les dieux eux-mêmes deviennent moraux à l'exemple des mortels : Minerve, pour toucher en faveur d'Ulysse le cœur de Jupiter, lui rappelle bien encore les nombreux sacrifices que lui offrit ce héros dans les champs d'Ilion<sup>3</sup> ; mais elle rappelle aussi sa bonté, sa douceur pour ses peuples, qu'il traita toujours en père<sup>4</sup> ; et si ce motif est d'abord le moins puissant des

<sup>1</sup> *Odyss.* α', v. 32-34. — <sup>2</sup> *Ibid.* τ', v. 329-334.

<sup>3</sup> *Ibid.* α', v. 61. — <sup>4</sup> *Ibid.* ε', v. 10-12.

deux, on prévoit qu'il ne le sera pas long-temps. Les dieux, dit plusieurs fois le poète de l'Odyssée, détestent les œuvres impies; ils honorent au contraire la justice et les bonnes actions des hommes. Enfin les plus cruels pirates eux-mêmes, après avoir dévasté les terres étrangères, rentrés dans leur patrie et chargés de richesses, éprouvent aussi dans leur cœur la crainte terrible de la vengeance céleste<sup>1</sup>. On reconnaît dans cette protestation contre le brigandage une preuve des progrès de la civilisation aussi bien que de la morale. Les temps se passent déjà où, comme le dit Thucydide<sup>2</sup>, on demandait aux navigateurs s'ils étaient des pirates, non pas pour les insulter, mais pour connaître leur profession.

Toutefois la morale ne fait que de naître dans l'Odyssée; elle est encore indécise et timide, et quelquefois

<sup>1</sup> Odyss.  $\xi'$ , v. 83-86.

<sup>2</sup> Thucydide, liv. I, ch. v. Nestor fait une semblable question à Télémaque et à Mentor, qu'il ne connaît pas encore (Odyss.  $\gamma'$ , v. 74); mais le poète a déjà l'air, même dans cette question, de blâmer la piraterie. Il ne serait cependant pas impossible de rencontrer dans l'Odyssée plusieurs traits qui parussent appartenir tout-à-fait à la jeunesse des temps héroïques, de même que, dans l'Iliade, quelques-uns qui parussent appartenir à leur vieillesse. Rien d'étonnant pour l'Odyssée: les anciennes idées et les anciennes mœurs, en faisant place aux nouvelles, ne disparaissent pas tout de suite, sans laisser aucune trace. Quant à l'Iliade, outre qu'il est nécessaire d'abord de faire la part des modifications successives qu'ont dû subir à diverses époques les chants dont elle est composée, on ne peut, de quelques contradictions, conclure rien de trop positif contre le système tout entier qu'elle représente. Si l'Iliade et l'Odyssée expriment quelquefois



même elle semble disparaître tout-à-fait pour faire place aux anciennes croyances : mais, dans le poème des Œuvres et des Jours, elle s'établit d'une manière définitive ; et si ses principes sont encore loin d'être parfaits, du moins elle ne se trompe pas dans ses conclusions. Depuis que les diverses peuplades de la Grèce ne sont plus en guerre les unes contre les autres, l'activité qui s'épanchait au-dehors s'est reportée au-dedans ; et cette société nouvelle qui cherche à s'établir est troublée par la violence et l'injustice : mais elle réclame avec force contre les perturbateurs, et met le ciel lui-même dans ses intérêts. Les dieux, qui dans l'Iliade et même dans l'Odyssée ne s'inquiétaient que d'eux-mêmes, semblent maintenant ne plus exister que pour les hommes :

« Ils sont là près d'eux, les yeux sans cesse ouverts sur  
 » le méchant qui, par d'injustes arrêts, écrase ses sem-  
 » blables. Trente mille divinités, ministres de Jupiter,  
 » sont préposées à la garde des mortels, pour observer  
 » leurs œuvres ; et, enveloppées d'un nuage, elles par-  
 » courent toute la face de la terre<sup>1</sup>. » L'injustice est fatale à tous, au puissant comme au faible ; toujours elle

les mêmes idées, il ne faut pas s'en étonner, puisqu'elles appartiennent toutes deux aux temps héroïques : mais elles diffèrent le plus souvent ; et, la différence étant, pour l'Odyssée, toujours en faveur du progrès, et même d'un progrès fort marqué, on doit en conclure que l'Odyssée est postérieure. D'ailleurs, ainsi que je l'ai déjà dit, non seulement les mœurs et les idées, mais encore la poésie a dans l'Odyssée un caractère plus moderne que dans l'Iliade.

<sup>1</sup> Œuvr. et J. v. 250-255.

finit par retomber sur son auteur et l'écraser<sup>1</sup>. Que le coupable impuni ne lève pas la tête avec trop d'orgueil; son crime pèse toujours sur lui, et il retombera sur ses enfans<sup>2</sup> : l'opprimé n'en aura pas appelé vainement à la justice divine. Plus tard, si les châtimens de ce monde ne suffisent pas, il en inventera un autre pour y punir son tyran; et la mort même ne le sauvera pas de sa vengeance. Mais ce n'est pas seulement sur ses enfans que le méchant attire la colère des dieux. « Souvent, dit le » poète, une ville entière porte la peine des iniquités d'un » seul homme; du haut des cieus, Jupiter fait tomber » sur elle de grands fléaux, la famine et la peste, et les » peuples meurent<sup>3</sup>. » Ainsi la société devient solidaire des crimes de l'individu : maintenant c'est vraiment elle-même que l'on attaque dans chacun de ses membres; elle est intéressée aux actions de tous, et de ce moment seul elle est définitivement constituée. Le progrès est grand depuis l'Odyssée et surtout depuis l'Iliade, et pourtant cette morale n'a pour tout fondement que l'égoïsme, et l'égoïsme le plus franchement avoué. « Non, dit Hé- » siode, je ne voudrais plus être juste parmi les hom- » mes, ni moi, ni mon fils, si la justice devait faire notre » malheur, et que le plus injuste dût l'emporter<sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> Œuvr. et J. v. 214-216, et 266.

<sup>2</sup> *Ibid.* v. 284. Hésiode est le premier des gnomiques. Les mêmes idées se représentent dans Solon, *é'*, 31-32, édit. de M. Boissonade.

<sup>3</sup> *Ibid.* v. 240-243.

<sup>4</sup> *Ibid.* v. 270-272.

Mais il a confiance dans les dieux, et cette confiance est déjà une haute preuve de sa moralité. L'homme a senti enfin la force du bon droit; il a reconnu que tôt ou tard la justice devait toujours triompher; et en attendant qu'il apprenne à l'aimer pour elle-même, il l'aime pour les biens qu'elle lui procure.

Ce qui caractérise principalement cette époque, ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est le passage de la violence à l'injustice. Les plaintes reviennent sans cesse contre celui dont la langue dépouille le faible, et qui par de faux témoignages profane la sainteté du serment. C'est déjà rendre hommage à la justice, que de se croire forcé de la tromper. Il y a toujours guerre entre les hommes, et tyrannie du fort; mais la guerre est engagée maintenant dans les limites du droit, et la tyrannie elle-même a senti le besoin de se faire légitimer.

Si l'on veut pénétrer dans le cœur de cette société, et connaître le mal dont elle est et sera long-temps encore travaillée, il faut voir les divers préceptes par lesquels Hésiode règle les relations particulières entre les hommes. « Trop de défiance, trop de confiance, nuisent également », dit-il; et un peu auparavant il avait dit: « Si tu joues avec ton frère, ne le fais pas sans témoins. » La manière dont il s'exprime sur les voisins, et la différence qu'il établit entre les bons et les mauvais, prouve combien les hommes sont sur leurs gardes et toujours prêts à s'accuser l'un l'autre. « Un mauvais voisin est un fléau » autant qu'un bon est un trésor. . . . . Ton

» bœuf serait-il mort, si tu n'avais eu un mauvais  
» voisin ? »

Quelquefois on serait tenté de regretter les anciennes mœurs, tant un esprit d'égoïsme et d'intérêt mesquin domine dans les nouvelles; mais ce caractère même est un signe de perfectionnement. Dans les temps héroïques, rien de plus ordinaire, rien de plus facile, que la générosité. D'abord les relations amicales étaient assez peu communes entre les hommes; ainsi l'occasion de l'exercer devait se présenter plus rarement: et puis il en coûte peu au possesseur de se défaire d'un bien la plupart du temps acquis sans beaucoup de peine; ce qu'il donne à l'un, il le reprend à l'autre: on est volontiers généreux à ce prix. Mais, lorsque le travail est une condition indispensable d'existence, quand ce n'est que par les plus rudes fatigues qu'on obtient les choses les plus nécessaires à la vie, alors l'homme devient avare, regardant, et toutes ses actions, même les plus généreuses, ont un but d'intérêt. C'est alors qu'il dit: « In-  
» vite à un festin ton ami. . . . . mais invite surtout  
» celui qui habite près de toi; car, s'il te survient quel-  
» que travail pressé, tes voisins accourront la robe flot-  
» tante, tandis que tes parens noueront leur ceinture<sup>2</sup>. »  
Le laboureur béotien est aussi âpre que le romain; et, sous ce rapport, on trouverait plus d'un point de ressem-

<sup>1</sup> Œuvr. et J. v. 346-348. Hésiode dit encore plus loin, v. 714 :  
« Que ton visage ne trahisse jamais ta pensée. »

<sup>2</sup> Œuvr. et J. v. 342-345.

blance entre Hésiode et le vieux Caton<sup>1</sup>. Le premier laisse bien encore percer çà et là quelques sentimens de générosité, légués peut-être par l'âge précédent ; mais ce n'est qu'une rare exception, et il ne faudrait pas en conclure rien de trop positif.

L'homme doit être juste, son intérêt l'y oblige ; car, s'il commet une faute, tôt ou tard il en portera la peine<sup>2</sup>. Mais, pour être juste, pour ne point attaquer la propriété d'autrui, soit par la violence, soit par tout autre moyen illégitime, il faut que lui-même ait une subsistance assurée, et il ne peut l'avoir que par le travail. Telle est l'unité du poème d'Hésiode, et l'idée qui le domine tout entier. Le fondement de la nouvelle société, c'est donc le travail substitué à l'emploi de la force comme moyen d'existence : de là ces nombreuses exhortations adressées par le poète à tous les hommes dans la personne de son frère. La religion elle-même est appelée par lui à l'appui de ses conseils. « Les dieux, dit-il, » détestent l'homme oisif<sup>3</sup>. » Il affirme aussi qu'il n'y a aucun déshonneur à travailler, et que l'oisiveté seule est honteuse<sup>4</sup>. Cette assertion constate à-la-fois et l'ancien désordre et l'ordre nouveau qui commence. Le guerrier

<sup>1</sup> Œuvr. et J. v. 349. Hésiode dit : « Emprunte à ton voisin, sans rien perdre, et rends-lui fidèlement avec la même mesure, et davantage, si tu peux, afin que, dans le besoin, tu le trouves prêt à t'obliger. » Caton, *De re rustica*, dit qu'il faut vendre à ses voisins, et bon marché, pour leur vendre aisément. Chez l'un, comme chez l'autre, c'est de l'égoïsme bien entendu.

<sup>2</sup> *Ibid.* v. 333-334. — <sup>3</sup> *Ibid.* v. 303. — <sup>4</sup> *Ibid.* v. 311.

des temps héroïques, accoutumé à vivre de pillage, laissait aux esclaves qu'il avait conquis ces travaux indignes de l'homme fort qui peut lancer la javeline et manier l'épée. Lorsqu'il ne combattait pas, il chassait ou se reposait, et alors même c'était encore la guerre qui le nourrissait : ses esclaves travaillaient pour lui. Ainsi la guerre et le repos s'ennoblirent, tandis que les occupations agricoles furent entachées de servilité. Lorsque la paix, succédant à la guerre, fit une loi du travail, ce préjugé dut subsister encore long-temps, et c'est lui qu'Hésiode attaque à-la-fois par la raison et la religion.

Après avoir dit qu'il faut travailler, le poète parle du genre de travail auquel on doit se livrer ; et c'est, comme on le pense bien, celui qui fournit à l'homme les moyens de vivre les plus immédiats et les plus réels, l'agriculture. Viennent alors des préceptes qui forment la plus grande partie du poème, et qui embrassent toute l'année du laboureur, depuis les semailles jusqu'à la récolte et le battage des grains. Ces préceptes sont, comme ceux de morale, toujours accompagnés de menaces. L'homme doit être actif sous peine de mort : la misère, avec toutes ses horreurs, lui est présentée sans cesse comme la suite nécessaire de sa paresse. D'abord on cédera à ses prières ; mais bientôt il aura beau supplier, il n'obtiendra plus rien<sup>1</sup>. Que le laboureur négligent ne compte pas sur les services d'autrui, et qu'il ait toujours soin d'avoir tout

<sup>1</sup> Œuvr. et J. v. 402-403.

prêt ce dont il a besoin. « Il est facile de dire : Prête-moi ta charrue et tes bœufs. Il l'est aussi de répondre : Mes bœufs sont occupés<sup>1</sup>. »

Le poème des Œuvres et des Jours est encore béotien par ce côté. C'est de la fertile Béotie, si renommée de tout temps par ses abondantes moissons<sup>2</sup>, que devait sortir le premier poème sur l'agriculture. Mais c'est l'agriculture encore à son enfance ; ce sont les premiers besoins de la vie que l'on contente. La culture du blé et celle de la vigne attirent seules l'attention, et encore celle-ci trouve-t-elle à peine çà et là quelque place au milieu des préceptes dont la première est l'objet. Dans cette Béotie qui, du temps d'Aristophane, devait approvisionner Athènes de ses volailles grasses, on ne fait pas même mention de la poule et du coq. A peine pourrait-on se douter que les animaux, sauf le bœuf de charrue, soient à l'homme de quelque utilité. Aucun précepte sur la manière de les soigner, de les multiplier, d'en tirer le moindre service. On ne voit point non plus les arbres prodiguer leurs fruits au cultivateur, et les campagnes lui offrir à l'envi les productions les plus diverses. On pourrait, au premier abord, conclure du silence d'Hésiode sur ces différens points, qu'il peint une époque antérieure à celle de l'Odyssée ; car le poète de l'Odyssée parle de vergers, d'arbres soigneusement cultivés ; il fait même une magnifique peinture des jardins d'Al-

<sup>1</sup> Œuvr. et J. v. 453-454.

<sup>2</sup> Strabon, liv. IX, p. 400. — Pline, liv. XVIII.

cinouïs : mais, il faut s'en ressouvenir, dans le poème héroïque tous les détails de la vie sont idéalisés, et d'ailleurs ce sont les mœurs, le luxe des rois que représente le poète, et non les usages d'un peuple encore dédaigné. Ce qui me ferait même croire que les vergers et les jardins sont dans l'Odyssée tout-à-fait des objets de luxe, et d'un luxe presque extraordinaire, c'est la place qu'ils occupent dans la description du palais d'Alcinouïs. Les Phéaciens sont, on le voit, un peuple idéal, modèle d'une civilisation déjà fort avancée, un peuple enfin comme on n'en trouve pas; et ce qui le prouve, c'est qu'après le départ d'Ulysse une énorme montagne doit pour toujours dérober l'entrée de leur île à tous les mortels. Enfin ces nombreux troupeaux qui forment presque la seule richesse des rois, témoignent du peu de progrès que devait avoir fait la culture des terres<sup>1</sup>. On sent tout le prix du pain, *la moelle de l'homme*, ainsi que l'appelle le poète; mais le fond de la nourriture est encore pour tous la chair et le lait des animaux. Je n'ai donc point besoin, pour appuyer encore de ce côté mon opinion sur la postériorité du poème d'Hésiode, de re-

<sup>1</sup> Le tableau d'un champ bien cultivé que nous offre le bouclier d'Achille pourrait paraître contredire cette opinion. Mais, outre que le bouclier d'Achille doit être un des chants les plus modernes de l'Iliade, il appartient à l'Ionie, plus avancée dans l'agriculture que la Grèce proprement dite. Je n'ai point non plus prétendu que cet art fût tout-à-fait négligé avant Hésiode; j'insiste seulement sur le caractère de nécessité qu'il prend à cette époque.



courir à la supposition déjà faite plusieurs fois, mais dans un autre but, que nous ne possédons point en entier les œuvres de ce poète sur l'agriculture<sup>1</sup>. C'est pour le peuple que chante Hésiode; c'est à lui qu'il adresse ses préceptes, et le peuple n'a pas besoin de vergers ni de jardins somptueux. Avant tout, il lui faut vivre, et vivre autrement qu'il ne l'a fait jusqu'à ce jour. Cette nouvelle vie, le poète la lui enseigne; et, malgré toute l'imperfection de ses enseignemens, c'est déjà un grand progrès pour l'homme d'avoir appris à suffire à ses besoins par son seul travail, à tirer de la terre les choses les plus nécessaires à la vie.

L'agriculture n'est pas la seule voie ouverte à l'homme; Hésiode lui en indique une autre encore dans le commerce<sup>2</sup>: mais c'est presque à regret qu'il en trace les préceptes. Le temps qu'il accorde au navigateur est extrêmement court: à peine celui-ci a-t-il atteint le but de son voyage, qu'il doit se hâter de revenir dans sa patrie, s'il ne veut s'exposer à périr dans les flots. On voit cependant que les conseils du poète ne sont pas toujours suivis: « Les hommes, dit-il, exposent cependant leur » vie dans leur imprudence, car les richesses sont l'ame

<sup>1</sup> Dan. Heinsius *Introd.*, c. iv. — Fréd. Thiersch, *Mémoires de l'Académie de Munich*, 1813. Voyez la note à la fin sur le poème des *Œuvres et des Jours*.

<sup>2</sup> Le commerce prend déjà naissance dans l'*Odyssée*. Les Taphiens, habitans d'une petite île au-dessus d'Ithaque, portent du fer à Témèse, et en rapportent du cuivre.

» des malheureux mortels<sup>1</sup>. » Sa prédilection pour des occupations plus solides et d'une utilité plus réelle est partout visible ; et, au milieu même des préceptes qu'il se croit obligé de donner sur la navigation, il se sent invinciblement ramené vers l'agriculture<sup>2</sup>.

Quant à la poésie même, et au style du poème des Œuvres et des Jours, j'ajouterai peu de chose à ce que j'en ai dit ; je dois toutefois faire remarquer ce caractère nouveau d'individualité que le poète imprime à son œuvre. Hésiode, à différentes reprises, parle de lui-même, de ses relations, et sème ses réflexions particulières au milieu des idées générales qu'il exprime. Dans l'épopée, au contraire, telle que l'Iliade et l'Odyssée, le poète disparaît tout entier derrière les faits qu'il représente<sup>3</sup>. Transporté par l'élan de son imagination, ou se laissant aller doucement au plaisir de raconter, il s'oublie tout-à-fait lui-même pour se faire le représentant idéal des

<sup>1</sup> Œuvr. et J. v. 685-686. Pindare, Isthm. II, 17, dit de même : *χρήματα, χρήματ' ἀνθρώπων*. — <sup>2</sup> *Ibid.* v. 623.

<sup>3</sup> Aristote, Poét. ch. xxv, édit. d'Hermann, entre autres éloges qu'il donne à Homère, le loue surtout de peu se montrer lui-même dans ses poèmes, et de mettre tout de suite en scène ses personnages. « Quant aux autres, dit-il, c'est eux-mêmes qu'on voit presque tout le temps dans l'action. » Ces autres dont il parle, ce sont les poètes cycliques. Aristote sentait aussi la différence de l'Iliade et de l'Odyssée, et constatait, à son insu, l'ordre de leur composition. Après avoir remarqué que, parmi les tragédies, les unes sont simples, les autres implexes, et que les tragédies simples sont les plus anciennes, il dit, en parlant de la poésie épique : « Des poèmes d'Homère, l'Iliade est simple et pathétique, l'Odyssée implexe. »

mœurs et des idées de son temps : tel est le caractère de l'épopée primitive, et l'introduction de la réflexion dans la poésie dénonce une époque déjà plus moderne. Hésiode est encore postérieur à Homère par un autre côté : en effet, quelque pittoresque qu'il soit souvent en sa qualité de poète, et de poète original, il a cependant une tendance marquée vers l'abstraction, et, à côté des images les plus vives d'une poésie encore toute naïve, on rencontre déjà chez lui le langage abstrait d'une philosophie sentencieuse<sup>1</sup>. Enfin, pour résumer tout ce que j'ai dit jusqu'ici et finir ainsi que j'ai commencé, Hésiode succède à Homère comme la science à la poésie, la réflexion à l'inspiration ; et, bien qu'il soit le premier des poètes didactiques, par cela seul que son but est d'instruire plutôt que de plaire, il se place au second rang, par le temps aussi bien que par le mérite, dans le développement primitif de la littérature grecque.

<sup>1</sup> Voici un exemple des deux caractères réunis. Œuvr. et J. v. 486-490 : « Lorsque le coucou commence à se faire entendre dans le feuillage du chêne, et réjouit les mortels par toute la terre, si pendant trois jours de suite Jupiter fait tomber la pluie, de sorte qu'elle ne s'élève point au-dessus de la corne du bœuf et ne demeure point au-dessous, alors la lenteur s'égale à l'antériorité. »

La Justice, chez Hésiode, est une abstraction aussi bien qu'une personnification. Souvent même elle est l'une et l'autre à-la-fois, par exemple, dans ce passage : « La Justice parcourt en pleurant les villes » et les demeures des mortels, apportant des malheurs aux hommes.

Οἱ τὲ μιν ἐξελάσσει, καὶ οὐκ ἰθεῖαν ἐνέιμαν. v. 324.



---

## PREMIÈRE NOTE.

---

### SUR LA THÉOGONIE.

Il faut conclure des passages cités par Platon et par Aristote<sup>1</sup> que la Théogonie que nous possédons est celle qui, dès leur temps et sans doute bien avant eux, était attribuée à Hésiode. On pourrait seulement croire, d'après ces mêmes passages, qu'elle a dû subir depuis eux quelques altérations, mais probablement peu considérables, et qui n'en ont pas attaqué remarquablement le fond. A ces témoignages, à celui d'un grand nombre d'auteurs anciens, on n'a à opposer que l'autorité de Pausanias; mais cette autorité est forte, même contre Aristote et Platon. Ceux-ci, vivant dans une époque où la critique n'était pas encore née, admettaient sans aucune réflexion toutes les croyances littéraires qui leur étaient transmises, et le doute ne pouvait même pas entrer dans leur esprit: nous en avons une preuve dans le *Margitès*, attribué à Homère par l'un et l'autre de ces philosophes, bien qu'il y ait tout lieu de croire qu'il ne remonte même pas à l'époque homérique. Pausanias, au contraire, appartient à un siècle beaucoup plus critique; et lorsqu'il conteste la Théogonie à Hésiode, il énonce une opinion assez généralement reçue plutôt que la sienne propre, car lui-même discute assez peu. On dirait presque que l'opinion contraire n'est de son temps qu'une exception; car, citant la Théogonie d'Hésiode à propos de la source du Styx, il ajoute: *Ἡσίοδου*

<sup>1</sup> Plat. *Symp.* c. vi. — Aristote, *Metaph.* I, 4.

γὰρ δὴ ἔπι τὴν Θεογονίαν εἰσὶν οἱ νομίζουσι<sup>1</sup>. Quelque peu critique qu'il soit lui-même, cette croyance le choque, et il ne peut joindre le nom d'Hésiode à la Théogonie sans ajouter quelque réflexion. Parlant des Grâces et des diverses origines qu'on leur a attribuées, Hésiode, dans la Théogonie, dit-il (περσοῖσθα δὲ ὄτω φίλον τὴν Θεογονίαν), prétend qu'elles sont filles de Jupiter et d'Eurynome<sup>2</sup>. Enfin voici ce qu'il raconte dans son voyage en Béotie : « Ceux des Béotiens qui habitent au- » près de l'Hélicon assurent, comme l'ayant reçu par tradi- » tion, qu'Hésiode n'a pas fait d'autre ouvrage que le poème » des Travaux; encore en retranchent-ils l'exorde sur les » Muses, disant que ce poème ne commence qu'avec la dis- » tinction des deux espèces d'émulation. Ils me montrèrent, » dans l'endroit où est la fontaine (l'Hippocrène), des lames » de plomb fort altérées par le temps sur lesquelles le poème » des Travaux est écrit<sup>3</sup>. »

Malgré la force de ces divers témoignages, et surtout du dernier, on pourrait encore hésiter dans la décision de cette question, si l'examen de la Théogonie ne prouvait pas que non seulement elle n'appartient pas à l'auteur du poème des Œuvres et des Jours, mais encore qu'elle ne peut être l'œuvre d'un seul poète, et qu'elle est, comme je l'ai dit, un recueil de morceaux divers. Je vais d'abord traiter la dernière de ces questions; je reviendrai plus tard à la première, qui se trouvera déjà plus qu'à moitié décidée par la solution de l'autre.

L'opinion que j'é mets ici sur ce poème est à peu près celle

<sup>1</sup> Pausanias, Arcad. lib. viii, p. 634.

<sup>2</sup> Pausanias, Bœot. lib. ix, p. 781. Même livre, il dit encore, en parlant de la naissance de l'Amour : Ἡσίοδον ἢ τὸν Ἡσιόδῳ Θεογονίαν ἐσποίησαντα οἶδα γράψαντα. . . .

<sup>3</sup> Pausanias, Bœot. lib. ix, p. 771.

de Heyne. Après avoir examiné la Théogonie, cherché à expliquer les diverses mythologies qui la composent, distingué une partie ancienne et une partie plus moderne, appartenant aux Hellènes, il termine ainsi son traité : « Contextum id esse, » sive ab Hesiodo, sive ab alio poeta, ex variis iisque admodum » diversis partibus, nec unum aliquod systema fabularum » philosophico acumine constitutum comprehendere, satis » constare arbitr<sup>1</sup>. » Cette opinion est encore celle de Wolf<sup>2</sup> et d'Hermann<sup>3</sup>. Appuyé sur ces trois grands noms de la philologie allemande, je puis, sans craindre d'être accusé d'une critique tout-à-fait téméraire, essayer quelques remarques sur la composition de la Théogonie.

J'ai dit que la grande invocation qui précède le poème était un composé d'invocations différentes, cousues et confondues les unes avec les autres. Hermann compte sept commencemens différens. La manière dont il les recompose est sans doute fort arbitraire; mais il suffit de jeter les yeux sur cette invocation de cent seize vers pour un poème de mille, dans laquelle les louanges des Muses reviennent, avec des développemens plus ou moins longs, à trois ou quatre reprises différentes, où le sujet est deux fois annoncé, où d'ailleurs règne la plus grande confusion, pour être persuadé qu'il n'y a aucun arbitraire dans la supposition même de plusieurs invocations réunies en une seule. S'il est quelqu'une de ces invocations qui, dans l'origine, ait appartenu au fond primitif du poème, c'est probablement, au moins en partie, sinon en totalité, celle qui commence au vers 104 et finit avec le vers 115. A cette première se sont ajoutées successivement

<sup>1</sup> Commentationes Societatis scientiarum Gottingensis, vol. II, ann. 1779.

<sup>2</sup> Dans son édition de la Théogonie.

<sup>3</sup> Lettre à Ilgen mise par celui-ci à la tête de son édition des hymnes homériques.

toutes les autres, comme au fond primitif du poème se sont ajoutés les différens épisodes, les fragmens divers dont il est maintenant composé.

On peut croire en effet, et c'est l'opinion de Thiersch, dans son mémoire <sup>1</sup> sur les œuvres d'Hésiode, que ce fond primitif a existé. Il le retrouve dans ce qu'il appelle le cycle de la terre, qui commence au vers 116, et dont le fil se continue, avec quelques ruptures peu considérables, jusqu'au vers 453; puis reprend un instant, vers 507, et se brise presque aussitôt après, vers 526, pour ne plus se renouer. Il n'y a aucune objection à faire au fond même de cette opinion; les détails seuls peuvent souffrir quelques contradictions, mais peu importantes. Cette vue n'est pas inutile pour reconnaître les diverses parties dont est formée la Théogonie. C'est une sorte de pierre de touche dont on peut se servir pour distinguer d'abord le vrai du supposé, ce qui est primitif de ce qui est ajouté. Mais ce premier examen serait loin de suffire pour donner une idée un peu complète de tout ce qu'il y a de décousu et de contradictoire dans ce poème; d'ailleurs, il repose sur une base trop arbitraire pour que l'on n'en conteste pas les résultats, si ces résultats ne s'appuyaient sur rien de plus certain. Il faut que la supposition même d'une unité primitive soit fondée sur des observations préliminaires; avant de prouver qu'il a pu exister un tout originaire, prouver qu'il y a des parties diverses, et les exemples ne me manqueront pas.

Sans parler de la postérité d'Éris et du long passage sur Hécate, déjà signalé par Heyne comme une interpolation orphique, je passe tout de suite au vers 453, où le poète raconte l'union de Rhée et de Cronus, et énumère les divers enfans qui en sont sortis. Là commence un nouveau

<sup>1</sup> Dans ce mémoire, M. Thiersch recherche les causes de la ressemblance qui existe entre la poésie béotienne et la poésie ionienne.



système de cosmogonie, mais plus en rapport avec les croyances du peuple, moins sacerdotal que le premier. Là sont rapportées la naissance de Jupiter, la ruse par laquelle on le déroba à la cruauté de son père, la manière dont il fut transporté et élevé dans les antres profonds de l'île de Crète. Devenu grand et fort, il commence par faire rendre à son père tous les enfans que celui-ci avait dévorés et conservait dans son sein; puis il délivre les Cyclopes, qui, en reconnaissance de ce bienfait, lui donnent le tonnerre, la foudre et les éclairs. On s'attend à voir raconter la chute de Cronus, la victoire de Jupiter et l'établissement de son empire : mais au vers 507 reprend la suite de la généalogie de Gaia (la Terre), à laquelle se rattache épisodiquement la fable de Pandore. Cette fable, malgré quelques traces de symbolisme, nous reporte tout-à-fait à la mythologie populaire dans sa plus ancienne forme, avec quelques modifications dont j'ai déjà parlé. Au vers 617 commence brusquement, sans aucune préparation, un épisode de la guerre des géans et de Jupiter. Cette guerre se continue déjà depuis plus de dix années, nous dit le poète, avec des succès divers. Jupiter délivre des fers où les avait jetés leur père Uranus, ou son propre père Cronus, non plus les Cyclopes, mais leurs frères, les Centimanes, Briarée, Cottus et Gygès. Avec leur secours, il triomphe de ses ennemis et les précipite dans le tartare. Suit alors une longue description, une topographie exacte du tartare, depuis le vers 720 jusqu'au vers 817, où le poète raconte la lutte de Typhon et de Jupiter, sorte de répétition de celle qui a été racontée peu auparavant. Jusque-là nous n'avons vu que des débris de cosmogonies mal comprises, auxquels venaient se joindre, tant bien que mal, des fragmens d'une mythologie plus populaire. Au vers 886 paraît une mythologie nouvelle, où la personification des forces morales et intellectuelles a succédé à

la personnification des forces naturelles et physiques. Cette partie se sépare si bien de celles qui la précèdent, qu'elle les contredit même formellement, en en reproduisant les détails généalogiques sous une autre forme. Ainsi, dans la première généalogie, les Parques étaient filles de la Nuit; elles le sont, dans celle-ci, de Jupiter et de Thémis. A cette généalogie morale, assez caractérisée par les noms de Métis, Thémis, Eunomie, Dicé, Iréné, se joint la généalogie des dieux nouveaux et des demi-dieux, et même de quelques héros, dont la suite se prolonge jusqu'à la fin, sans presque aucun détail poétique, et dans une forme qui permet des additions successives indéfinies.

Outre cette diversité des parties de la Théogonie, diversité qui va même jusqu'à la contradiction, on rencontre des répétitions, des détails traités deux fois; à la fin de cette longue description du tartare dont nous avons déjà parlé, se représentent les mêmes détails que l'on avait déjà vus au commencement. Dans ces deux morceaux, quatre vers sont exactement semblables ( 736 à 739, 806 à 809 ); le reste ( 726 à 736, 809 à 819 ), différent pour la forme et les expressions, est le même pour le fond dans les deux, sauf que Neptune et les Centimanes, qui se trouvaient déjà réunis dans le premier par une sorte de rapport, puisque l'un était l'architecte, et les autres les gardiens du tartare, sont encore plus unis dans le second par le mariage de Cymodocée, fille de Neptune, avec Briarée, l'un des Centimanes. La naissance de Géryon, fils de Chrysaor et de Callirhoé, ainsi que sa défaite et sa mort par Hercule, racontées du vers 287 à 295, se trouvent encore rapportées en termes assez peu différens, mais d'une manière un peu plus concise, du vers 979 au vers 984.

Ces exemples suffisent, je crois, pour appuyer l'opinion que j'ai émise sur la composition de la Théogonie. Avoir démontré qu'elle est composée de fragmens différens, c'est

déjà presque avoir démontré aussi qu'elle n'appartient point à l'auteur des Œuvres et des Jours; voici cependant quelques nouvelles preuves à l'appui. Dans les Œuvres et les Jours, Cronus règne aux Champs Elysées sur les héros; il est plongé dans le Tartare, entouré des Titans, dans la Théogonie<sup>1</sup>. Némésis est, dans ce dernier poème, le fléau des mortels, associée à la tromperie, à la vieillesse pernicieuse et à la cruelle Éris<sup>2</sup>. Dans les Œuvres et les Jours, elle est unie à la Pudeur, *Aidés*, et toutes deux, le corps enveloppé de voiles blancs, quittent la terre, chassées par les crimes des hommes<sup>3</sup>. Enfin, dans la Théogonie, il n'y a qu'une Éris, cruelle et pernicieuse: on la voit bien encore reparaître dans les Œuvres et les Jours; mais une nouvelle lui succède, pour le bonheur des hommes. J'ai déjà parlé des deux épisodes de Pandore, traités différemment dans les deux poèmes. S'il ne restait que cette preuve, peut-être ne suffirait-elle pas; mais elle est d'un grand poids, ajoutée à toutes celles que j'ai déjà énumérées.

Ces contradictions et ces différences, qui accusent la multiplicité de poètes, n'impliquent pas de même la différence d'époque. Au temps d'Hésiode, à ce moment de transition dont il est le représentant, ont pu exister simultanément des poètes qui rappelaient les idées anciennes, et d'autres qui exposaient les idées nouvelles; des acèdes qui continuaient de charmer par leurs chants les festins des rois, qui leur prodiguaient les louanges pour attirer l'attention sur eux-mêmes, et en même temps des poètes populaires qui attaquaient les chefs et les puissans, et instruisaient le peuple. Nous avons vu d'ailleurs que les parties elles-mêmes qui continuaient les

<sup>1</sup> Œuvr. et J. v. 169. — Théog. v. 851.

<sup>2</sup> Théog. v. 223-225.

<sup>3</sup> Œuvr. et J. v. 198-200.

traditions anciennes et se rattachaient par la science aux temps passés, étaient, sous leur faux air d'antiquité, marquées d'un caractère moderne : ainsi la Théogonie et le poème des Œuvres et des Jours ont pu exister à la même époque, malgré les contradictions qu'ils renferment.

---

## DEUXIÈME NOTE.

---

### SUR LES ŒUVRES ET LES JOURS.

Il n'existe aucun témoignage des anciens contre l'authenticité ou l'unité du poème des Œuvres et des Jours, sauf pour les dix premiers vers, regardés comme une interpolation rhapsodique. Les doutes élevés dans les temps modernes sur l'une ou sur l'autre ne doivent donc s'appuyer que sur la manière dont ce poème s'est d'abord transmis, et sur l'examen et la comparaison des diverses parties qui le composent. C'est en se fondant sur cet examen et cette comparaison que M. Twesten a cru devoir diviser le poème des Œuvres et des Jours en plusieurs petits poèmes particuliers. Je n'ai pu me procurer sa dissertation; mais en voici le résultat, donné par Schoell dans son Cours de littérature grecque<sup>1</sup>. M. Twesten trouve dans ce poème d'abord deux petites épopées, savoir, la fable de Prométhée ou de Pandore (v. 42 à 105), et les cinq âges (v. 108 à 201); ensuite trois morceaux didactiques, savoir, 1° une exhortation à la justice et au travail (v. 10 à 41, 202 à 326), 2° un morceau sur l'agriculture et la navigation (v. 383 à 693), 3° la doctrine des jours heureux et malheureux (v. 765 à 808). Tous les autres passages ont été, d'après lui, ajoutés pour établir la liaison entre des parties hétérogènes, et les vers 327

<sup>1</sup> Tome 1<sup>er</sup>, p. 173. J'ai changé plusieurs chiffres qui m'ont paru devoir être des fautes d'impression.

à 384, 694 à 704, renferment deux petits poèmes particuliers.

L'opinion de M. Twesten ne manque pas de fondement, et ses divisions sont justement, je crois, celles que l'on établirait si l'on examinait le poème des Œuvres et des Jours avec l'intention d'y trouver plusieurs parties différentes. Il ne s'est point trop laissé entraîner par son idée première, et la sagesse, la retenue de sa critique se font remarquer, surtout en ce qu'il ne sépare point les conseils sur la navigation de ceux qui regardent l'agriculture. Mais, s'il a jugé nécessaire de réunir ces deux morceaux ensemble, il me semble qu'il ne l'est pas moins de les joindre tous deux aux exhortations à la justice et au travail; le commencement du poème domine toutes ces parties. Le poète, en effet, dit qu'il existe deux Éris : l'une méchante et pernicieuse, qui anime les hommes les uns contre les autres, excite la guerre et les funestes débats; l'autre bonne, qui fait naître entre eux une utile émulation. Il condamne la première, en attaquant l'injustice et la violence; il approuve la seconde, en louant et recommandant le travail. Ces deux parties, exhortation à la justice, exhortation au travail, se tiennent intimement; car, ainsi que je l'ai déjà dit, c'est sur le travail que repose l'organisation de toute société. Il était donc naturel que les préceptes sur la manière de travailler suivissent les exhortations; et si l'on détache l'une de l'autre ces deux parties, chacune devient incomplète. Il n'en est pas de même des trois épisodes qui se suivent presque sans aucune transition : la fiction de Pandore, l'histoire des cinq âges, et la fable de l'épervier et du rossignol. J'avoue que cette accumulation peut bien inspirer quelques doutes; mais peut-être ne les motive-t-elle pas assez pour qu'on puisse, sans aucune autre raison, exclure ces épisodes du plan général. Quant aux conseils généraux sur la manière de se conduire, et sur les pratiques de religion et de superstition qui se retrouvent au milieu et à la fin du poème, sans

doute ils ont quelque chose d'un peu décousu, et leur forme de sentences détachées aura pu favoriser les interpolations. Toutefois ces deux parties ne sont point en opposition avec le reste, et je crois qu'elles ne doivent point en être séparées : l'auteur du poème des Œuvres et des Jours a eu pour but d'instruire, et surtout d'instruire le peuple; il a donc dû réunir toute la science de son temps comme dans un seul corps de doctrine, et les pratiques superstitieuses, les préceptes mêmes sur les jours heureux et malheureux, en sont la partie la plus populaire. Ce poème est un résumé de la science nécessaire de l'époque, tant celle qui s'applique aux besoins du corps que celle dont le but est l'esprit; c'est là son unité. S'il a subi quelques interpolations, ce doit être surtout dans les passages qui prêtaient à la description, tels que le passage sur l'hiver. Mais ces interpolations n'attaquent point l'unité générale qui domine toute cette œuvre.

M. Thiersch, quelque temps avant M. Twesten, avait contesté cette unité, mais d'une manière un peu différente; il prétendait que non seulement le poème des Œuvres et des Jours était gravement interpolé, mais encore que la partie qui traite de l'agriculture était incomplète, et qu'Hésiode avait dû laisser d'autres préceptes. Déjà Heinsius, s'appuyant sur quelques passages de Pline, de Manilius, et sur un vers de Virgile, avait soutenu que nous ne possédions pas toutes les œuvres d'Hésiode sur l'agriculture, et qu'il avait traité des vergers et de la culture des arbres <sup>1</sup>. C'est sur ces mêmes autorités que s'appuie à son tour M. Thiersch. Il se peut qu'Heinsius ait eu raison en ce sens que, du temps de Virgile, de Pline et de Manilius, il a existé d'autres œuvres sur l'agriculture attribuées à Hésiode, outre celles que nous possédons : c'est ce qu'il est permis de conclure des passages

<sup>1</sup> Introd. ch. iv.

qu'il a cités. Mais que ces œuvres aient appartenu à Hésiode, surtout qu'elles aient fait corps avec le poème des Œuvres et des Jours, et que les conseils sur la culture des arbres se soient rattachés aux conseils sur le labourage, c'est ce que je ne saurais croire. Ce sont les premiers besoins de la vie que les hommes, au temps d'Hésiode, veulent contenter; c'est le pain et le vin seulement que celui-ci leur enseigne à se procurer : encore le vin est déjà quelque chose de superflu; aussi les préceptes sur la culture de la vigne sont-ils rares, épars et presque inaperçus au milieu des autres. Comment s'imaginer après cela qu'Hésiode ait composé un traité complet sur la culture des arbres? Un tel traité ferait contraste avec le reste; ce serait le luxe des rois dans la cabane du laboureur. Le poème des Œuvres et des Jours est complet tel qu'il est; on peut encore moins y ajouter qu'en retrancher quelque chose.



---

## TROISIÈME NOTE.

---

### SUR L'ASPIS.

Déjà, dans l'antiquité, plusieurs témoignages s'étaient élevés contre l'authenticité de l'Aspis. Longin, Περὶ ὕψους, sect. IX, § v, après avoir cité un vers de l'Aspis, ajoute ces mots : εἶγε Ἡσίοδου καὶ τῆς Ἀσπίδα θετέον. Une scholie qui se trouve dans l'édition de l'Aspis par Alde nous apprend qu'Aristophane le grammairien l'excluait des poésies d'Hésiode; Théodose d'Alexandrie, dans des scholies à la grammaire de Denys de Thrace, le rejette également. Une autre encore, imprimée pour la première fois dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, se prononce là-dessus d'une manière formelle : « L'Aspis, dit-elle, est d'un autre poète qui a mis » le titre d'Hésiode à son œuvre, afin que, couverte de ce » nom respectable, elle fût jugée digne de la lecture. » Enfin une quatrième, assez ancienne, nous apprend que le commencement de l'Aspis, jusqu'au vers 56 seulement, appartient au quatrième livre du Catalogue des femmes, autrement dit *les Grandes Écées*. On peut d'autant moins douter de la vérité de ce témoignage, que le scholiaste qui nous le donne croit cependant que l'Aspis tout entier appartient à Hésiode, et cite même quelques preuves assez peu concluantes en faveur de son opinion.

Toute la partie de l'Aspis, à commencer du vers 56, a l'air d'une amplification littéraire dans laquelle l'auteur s'est proposé d'imiter Homère et les anciens poètes, peut-être même de les surpasser. Mais ce qui distingue surtout ce

poème de la poésie antique, c'est le caractère purement descriptif qui y domine, à la place du caractère tout narratif de celle-ci, même lorsque le sujet paraissait le plus prêter à la description, comme le bouclier d'Achille. En effet, bien qu'il soit assez probable que cette partie de l'Iliade ne remonte pas à une aussi haute antiquité que la plupart des autres, cependant les peintures qu'elle nous présente ont une forme épique; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur le tableau d'une ville assiégée, dans lequel Homère oublie tout-à-fait son rôle de peintre, pour se souvenir seulement qu'il est poète.

Je citerai, si on l'exige, à l'examen, divers exemples à l'appui des assertions que j'ai avancées sur le caractère de la poésie de l'Aspis.

---

## QUATRIÈME NOTE.

---

### DE QUELQUES DIFFÉRENCES PARTIELLES ENTRE LES POÈMES HOMÉRIQUES ET HÉSIODE.

Je ne parlerai pas ici des différences entre les traditions mythologiques, telles que celle qui fait Vulcain fils de Jupiter et de Junon, dans l'Iliade; ces différences ne prouvent rien pour ou contre la postériorité d'Hésiode à l'égard d'Homère. Mais il en est quelques autres qui ne sont pas moins concluantes en faveur de cette opinion que celles déjà émises dans l'exposition de cette thèse. Telles sont, par exemple, les différences entre les connaissances géographiques : dans l'Odyssée, le Nil est appelé *Αἴγυπτος*<sup>1</sup>; il a son véritable nom dans la Théogonie, *Νεῖλος*<sup>2</sup>. Homère ne connaît les Éthiopiens que comme un peuple fort éloigné, fabuleux, chez lequel les dieux vont célébrer des festins; Hésiode sait que ce sont des hommes noirs, qui habitent plus près du soleil que les Grecs<sup>3</sup>. Enfin le mot *Ἑλλάς*, qui, dans l'Iliade, ne s'appliquait qu'à une simple ville de la Thessalie<sup>4</sup>, qui, dans l'Odyssée, marquait déjà une grande division de la Grèce en opposition avec le Pélopon-

<sup>1</sup> Odyss. δ', v. 477.—ξ', v. 257.

<sup>2</sup> Théog. v. 338. Hésiode nomme aussi l'Ister, qui n'a pas l'air d'être connu d'Homère.

<sup>3</sup> Œuvr. et J. v. 527-528.

<sup>4</sup> Οἴτ' εἶχον Φθίην ἠδ' Ἑλλάδα καλλιγύναικα.

(Il. ε', v. 683.)

nèse, représenté par Argos<sup>1</sup>, est encore plus compréhensif dans les Œuvres et les Jours, et s'applique à la Grèce entière<sup>2</sup>.

Les connaissances astronomiques paraissent aussi plus avancées dans Hésiode ; mais la différence porte ici principalement sur l'application de ces connaissances : l'observation des astres est nécessaire au navigateur de l'Odyssée, comme au laboureur du poème des Œuvres et des Jours ; seulement le premier les observe pour reconnaître le temps du voyage et du retour, le second pour connaître celui des semailles et de la récolte.

Je passe sous silence les différences de quantité et de signification déjà signalées par Voss et Larcher. Quant à l'Aspis, un savant anglais a indiqué dans ce poème plus de quarante mots qui ne se trouvent point dans l'Iliade ou l'Odyssée, ou qui sont pris dans un sens différent<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Ἄνδρὸς ποῦ κλέος εὐρὸ καθ' Ἑλλάδα ἢ μέσον Ἄργος.  
(Odyss. ε', v. 344.)

<sup>2</sup> ..... πολὺν σὺν λαῶν ἄγειραν  
Ἑλλάδος ἐξ ἱερῆς Τροίην ἐς καλλιγύναικα.  
(Œuvr. et J. v. 653.)

<sup>3</sup> Miscellaneous Observations on poets ancient and modern.

Les diverses opinions émises dans cette Thèse, seront soutenues et développées par ÉMILTEN-LOUIS HAMEL, Élève de l'École Normale, Licencié, aspirant au grade de Docteur, le 23 juillet 1832.

VU ET LU. Paris, en Sorbonne, ce 19 mars 1832.

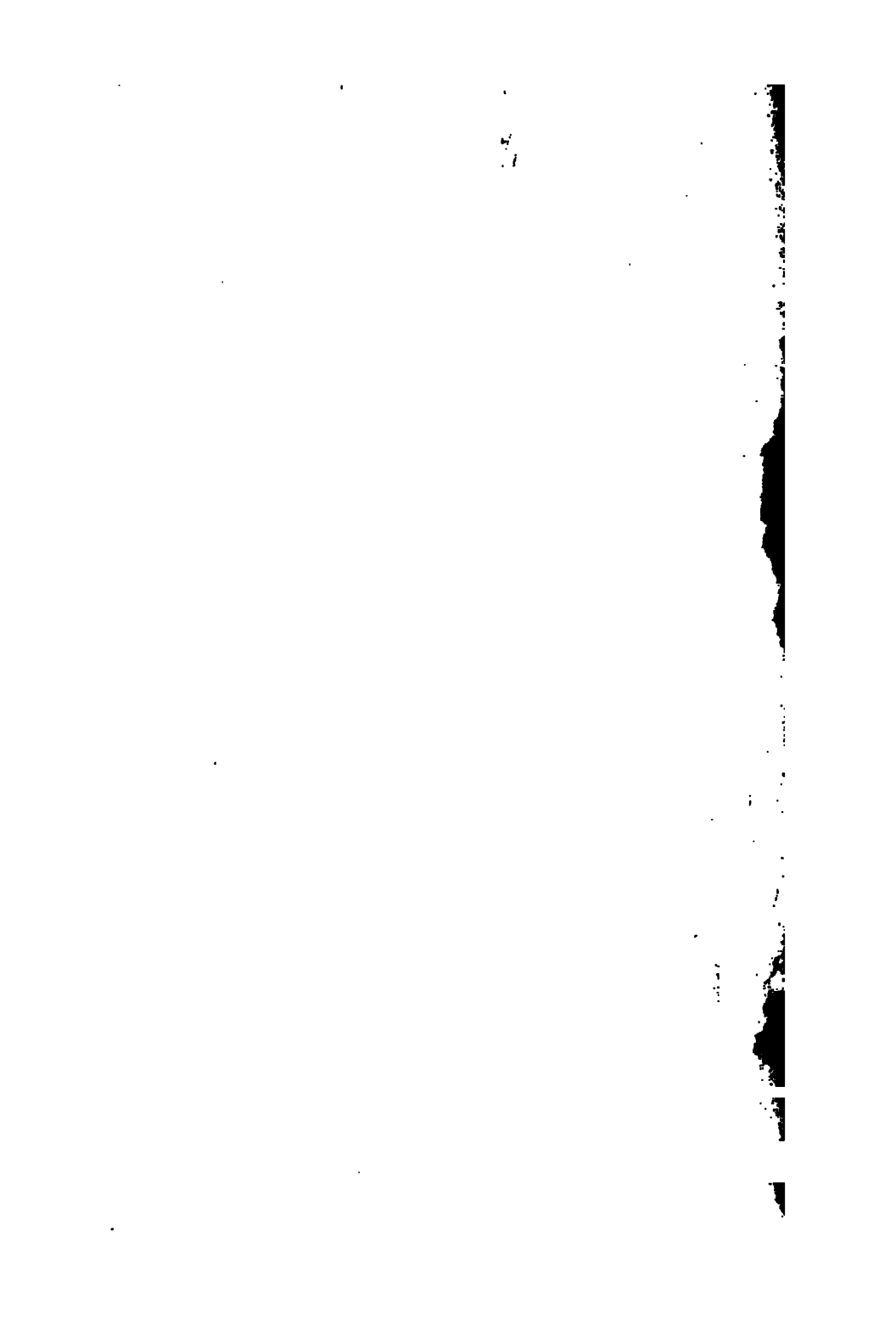
N. E. LEMAIRE,

Doyen de la Faculté des Lettres, Académie de Paris.

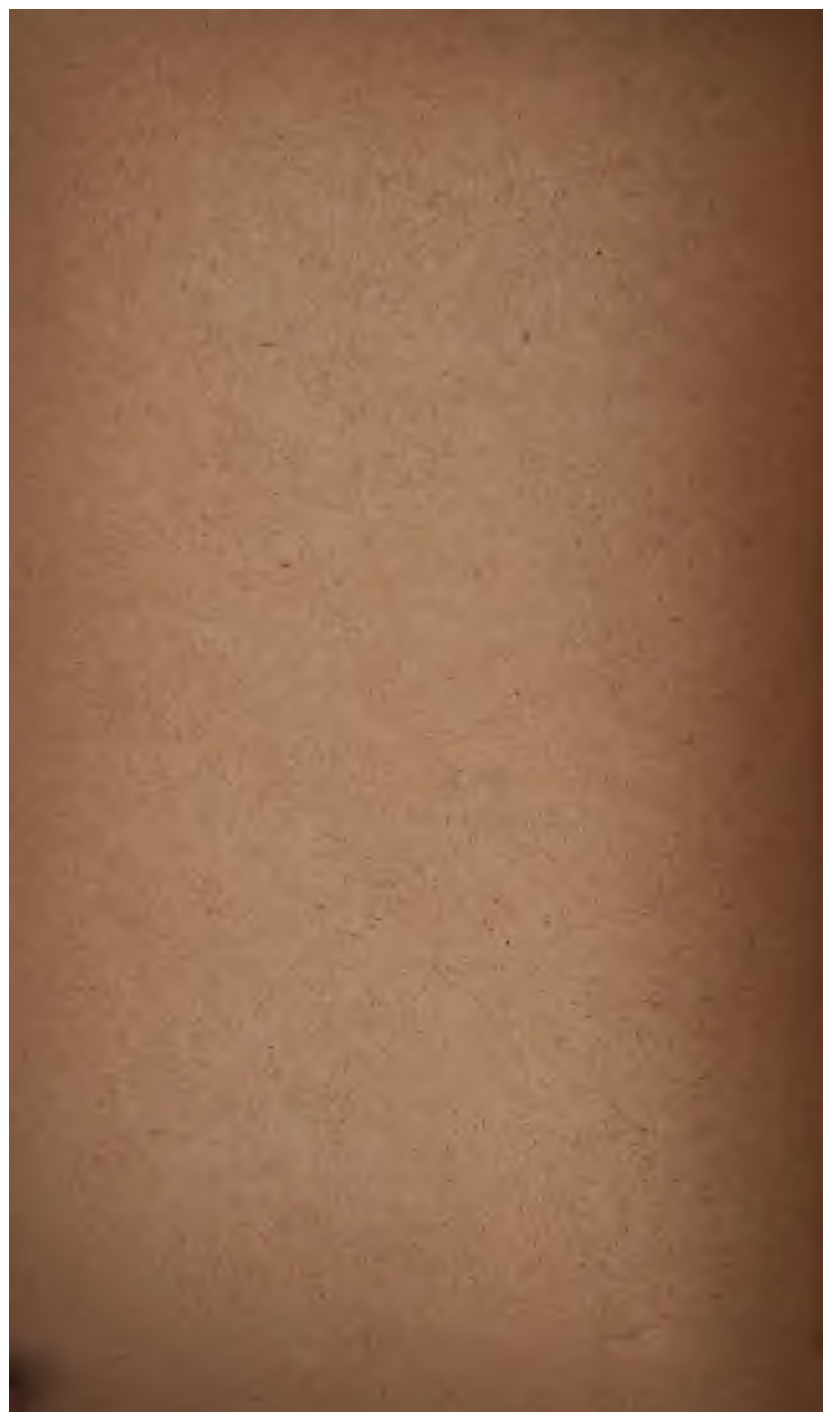
Permis d'imprimer :

*L'inspecteur général des Études, chargé de l'administration  
de l'Académie de Paris,*

ROUSSELLE.









This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred  
by retaining it beyond the specified  
time.

Please return promptly.

~~NOV 14 '61 H~~

~~DEC 21 '64 H~~

~~438 96~~

DEC 13 '68 H

2213736

2775649  
**Cancelled**

FEB 07 '70 H

Gh 46.341.30  
Dissertation sur les oeuvres d'Her  
Widener Library 005685259



3 2044 085 122 232